à garder Complet
ne pas détacher.

REVUE DE LA FRANCE LIBRE

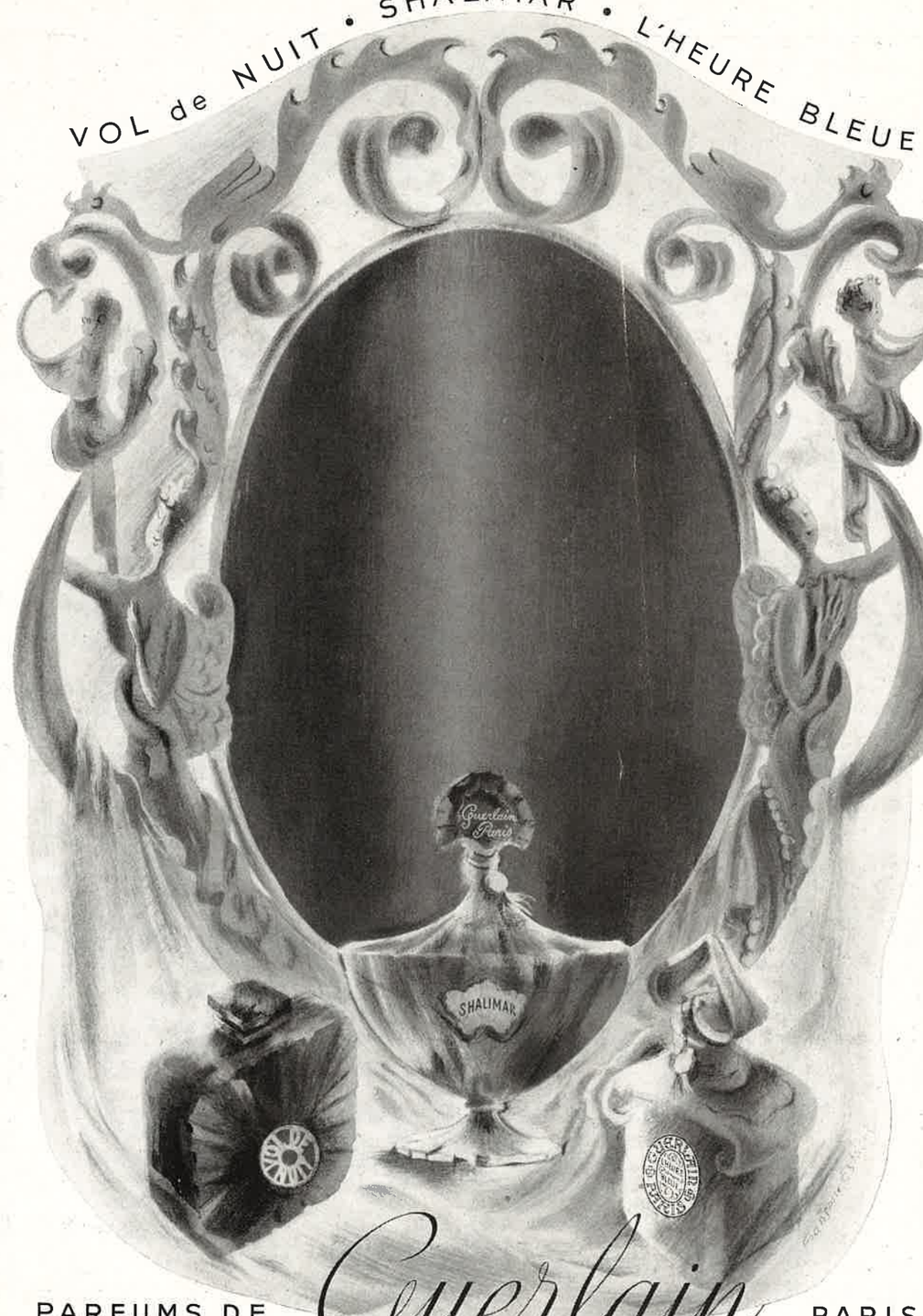
«BIR-HAKIM»

JUIN 1949

PRIX : 150 FRANCS

NUMÉRO 19

VOL de NUIT • SHALIMAR • L'HEURE BLEUE



PARFUMS DE *Guerlain* PARIS

FONDÉ EN 1828

Jacques Defossez et Cie

SOCIETE A RESPONSABILITE LIMITEE AU CAPITAL DE 3.250.000 FRANCS

155, Rue Winoc-Chocqueel, 155

TOURCOING

TELEPHONE : 3473-3474

Filtinor

FILATURE-TISSAGE
LAINE-COTON

LA LAINE ET COTON **QUINOU**

MERCERIE-BONNETERIE
GROS & DEMI-GROS

CONSERVES ALIMENTAIRES

AMIEUX-MAROC

Société Anonyme au Capital de 150 millions de francs

SARDINES A L'HUILE
PLATS CUISINÉS DE POISSONS
ET TOUTES CONSERVES DE POISSONS

Siège Social : **125, Boul. Emile-Zola - CASABLANCA**
Téléphone : A. 05-28
Bureaux de direction : **Boîte Postale 68 - AGADIR**
Boulevard de la République
Téléph.: 3-81 - Télégraph.: AMIEUXAM - AGADIR

USINES A
SAFI
et
AGADIR

265e mille

CLOSTERMANN

LE GRAND CIRQUE

Souvenirs d'un pilote de chasse français dans la R. A. F.

UN VOLUME ILLUSTRÉ : 350 FR.

FLAMMARION

26, RUE RACINE PARIS

PAPETERIES RENÉ BOLLORÉ

Fondées en 1822

Fournisseurs des Manufactures de l'État

Tous les Papiers à Cigarettes

EN BOBINES, RAMES ET ROULEAUX

et le cahier

O C B

Usines à **ODET, près Quimper.**
CASCADET, par Scaër (Finistère).

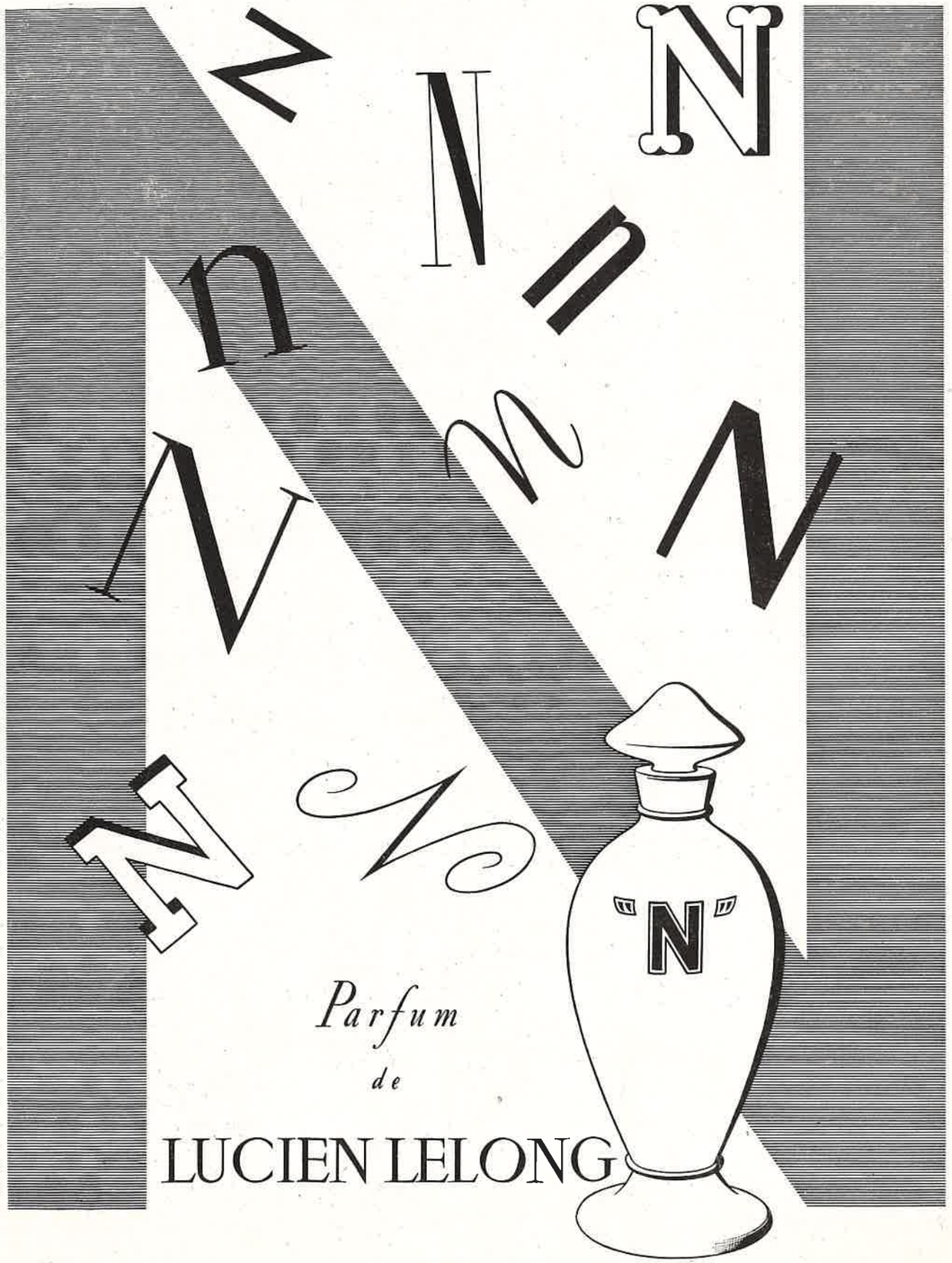
Direction : **30, avenue de Messine, PARIS (8e).**
Téléph. : Laborde 85-74.

M. Dupuis

AGENCE IMMOBILIÈRE

Assurances
MARITIMES - TERRESTRES
Incendie - Accident - Vie

Rue Djerrari
A G A D I R
Téléphone 3-64



CONSERVERIES DE BRETAGNE

SARDINES - THON
MAQUEREAUX
SPRATS

LERAY-CHANCERELLE, JACQ & Cie
DOUARNENEZ
(Finistère)
Téléphone : 2-34
Télégr. : Leraychancejacq

à l'huile
l'huile d'olive
marinés aux aromates

AGENCE IMMOBILIERE

3, rue du Pacha
AGADIR
(MAROC)

Ernest CORCOS

ANCIEN F. F. L.
(à la disposition de tous les Camarades F. F. L. pour renseignements)

LLOYD'S AGENT
Commissaires d'Avaries du Comité Central
— des Assureurs Maritimes de France —

B. P. 54
Tél. Bur. 2-54
Dom. 3-91

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

La plus belle publication hebdomadaire française

SES NUMÉROS SPÉCIAUX
SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL

ABONNEZ-VOUS
13, RUE SAINT-GEORGES — PARIS (9e)
ou chez votre libraire ou dépositaire habituel

L'EAU DE LANVIN

NI UN PARFUM, NI UNE EAU DE COLOGNE, NI UNE EAU DE TOILETTE

MAIS UNE EAU DE SANTÉ

ELLE EST LE COMPLÉMENT INDISPENSABLE DE TOUT EFFORT PHYSIQUE

Le Souvenir que tous les Anciens de la D. F. L. voudront avoir !

Carte murale 65 × 85 c/m. en 10 couleurs

Envoi franco en France contre mandat de 800 francs à adresser à l'A.F.L. — C.C.P. 5126-45, PARIS

Pour l'Union Française passer les commandes par l'intermédiaire de nos sections.

LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE

Parait tous les Mois
N° 19 - JUIN 1949
NUMÉRO SPÉCIAL
BIR-HAKIM

SOMMAIRE

Lettre du Général DE GAULLE 1
Bir-Hakim, la plus pure Victoire Française 3
Lettre du Général KŒNIG 5
La Bataille de Bir-Hakim 7
La Guerre en Libye 27
Bir-Hakim vu par un combattant 33
Témoignages :
De l'Armée Britannique 38
De la Presse Britannique 39
De la Presse Allemande 40
De la Presse Italienne 43
Le Pont Bir-Hakim 45
Le Monument aux Morts de la France Libre 47

« **LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE** » ÉDITÉE PAR L'ASSOCIATION DES FRANÇAIS LIBRES
REDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE : 12, Rond-Point des Champs-Elysées, PARIS-8e. — Tél. : **ELYSEES 90-85.**
Adresse télégraphique : FREEFRENCH-PARIS — C.C.P. PARIS 5.126-45
Le Directeur-Gérant : R. AUBERT.

Le monde a reconnu la France, grand, à Bir-Hakeim, au rayon de sa gloire renaissante est venu caresser le front sanglant de ses soldats.

18 Juin 1942

Ch. de Gaulle.

BIR-HAKIM

La plus pure Victoire Française de la guerre 1940-1945

Le 27 Mai 1942, la position de BIR-HAKIM, tenue par la 1re Brigade Française Libre commandée par le Général KŒNIG, et qui couvre le flanc gauche de la 8me Armée Britannique, est attaquée à l'aube par la Division Blindée Italienne « Ariete ». Après un combat acharné mené jusqu'à l'intérieur de la position, l'ennemi est repoussé, laissant 40 chars sur le terrain.

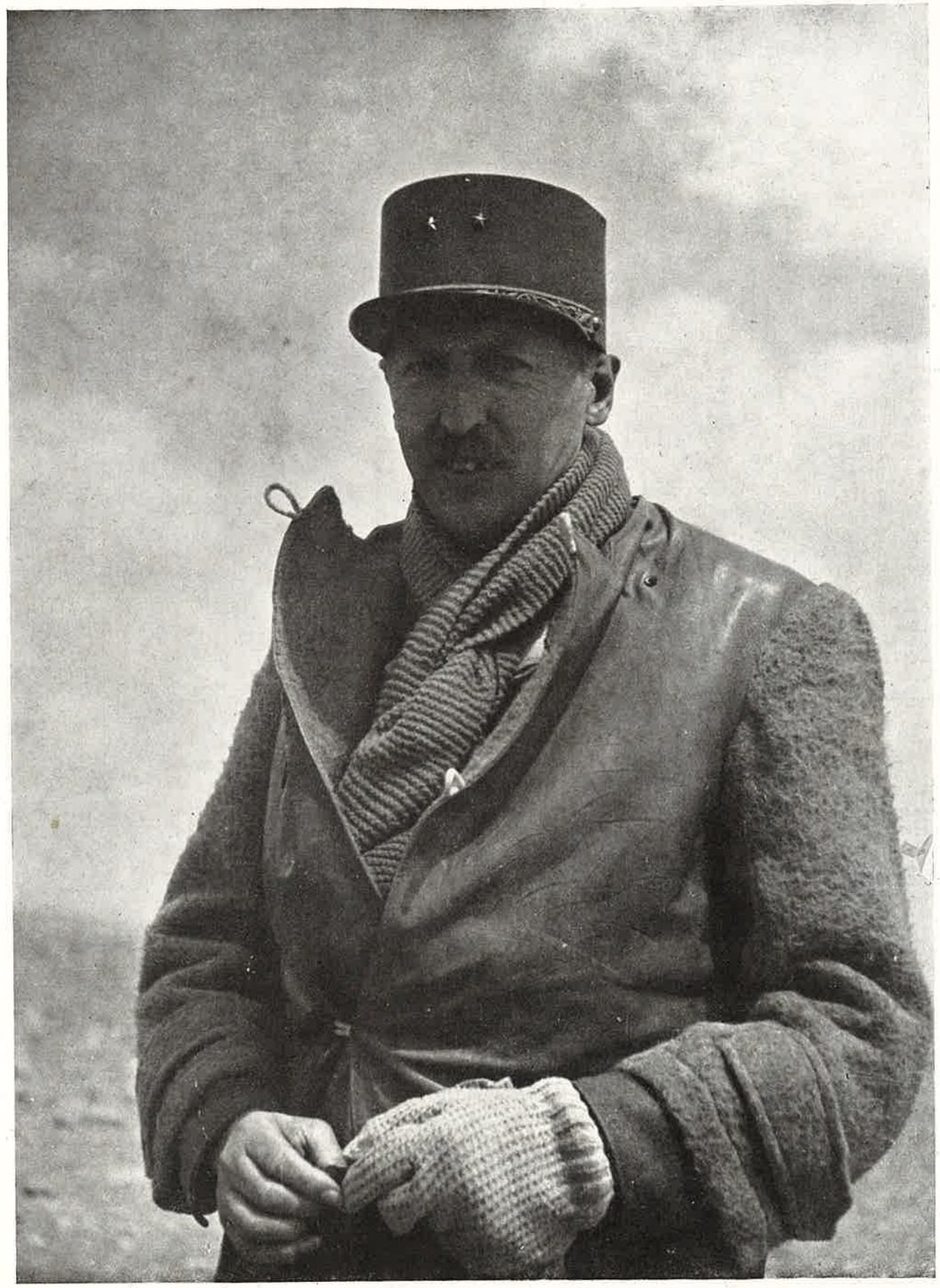
Du 1er au 10 Juin, la position est attaquée méthodiquement et complètement encerclée par des forces allemandes (de la 90me Division Légère) et italiennes, en supériorité numérique écrasante. Rommel lui-même somme la garnison de se rendre et conduit les attaques. Malgré les bombardements d'artillerie et par avion les plus violents, la 1re Brigade repousse toutes les attaques, ne cède pas un pouce de terrain, et inflige à l'ennemi des pertes très élevées.

Le 10 Juin, la garnison a épuisé toutes ses ressources en eau, en vivres, en munitions. Elle reçoit du Commandant de la 8me Armée l'ordre de se replier. Au cours de la nuit du 10 au 11, elle se fraie un passage de vive force à travers les lignes ennemies, au milieu des champs de mines, ramenant ses blessés et tout le matériel non mis hors d'usage par les bombardements.

Par sa résistance prolongée au delà de tout espoir, la 1re Brigade Française Libre permit à la 8me Armée Britannique de se dégager et d'éviter un désastre. Son retentissement mondial fut immense. Elle rendit aux Français, alors sous l'oppression allemande, la foi dans leurs destinées et l'espoir de la Victoire.

Voici ce que le Général de GAULLE télégraphiait au Chef de la 1re Brigade au cours du siège :

« Général KŒNIG, sachez et dites à vos troupes que toute la FRANCE vous regarde et que vous êtes son orgueil ».



LE GENERAL KŒNIG

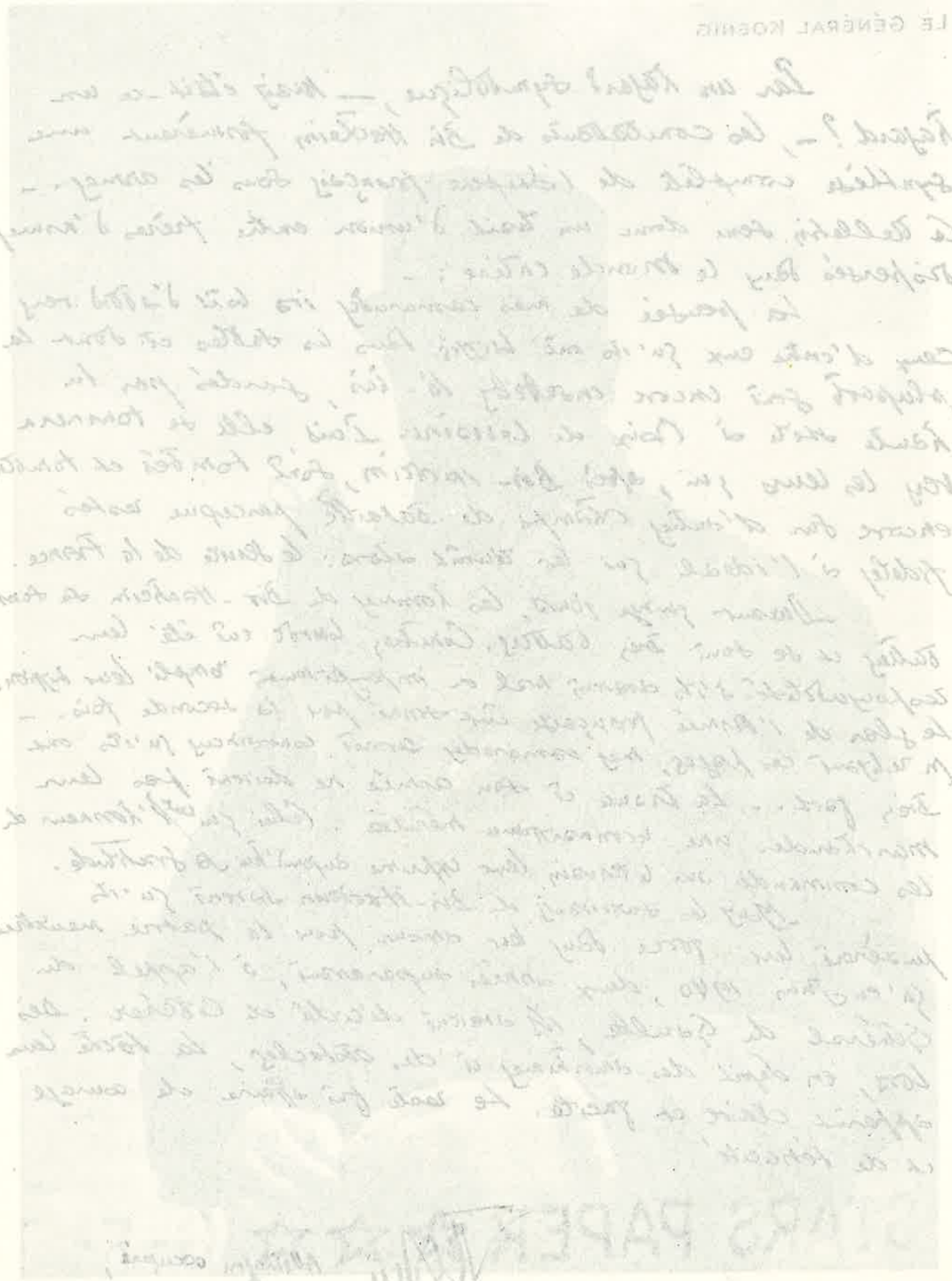
Par un hasard symbolique, — mais était-ce un hasard ? —, les combattants de Bir Hacheim formèrent une synthèse complète de l'armée française sous les armes. — Ce ralliement sera donc un lien d'union entre frères d'armes dispersés dans le monde entier. —

La pensée de mes camarades ira tout d'abord vers ceux d'entre eux qui, tués dans les sables et dont la plupart sont encore inconnus là-bas, fondés par la haute stèle de Croix de Lorraine. Puis elle se tournera vers les leurs qui, après Bir-Hacheim, sont tombés et tomberont encore sur d'autres champs de bataille parce que restés fidèles à l'idéal qui les réunit alors : le salut de la France.

Durant quinze jours, les hommes de Bir-Hacheim se sont battus et se sont bien battus. Combien lourde eût été leur responsabilité s'ils avaient mal ou imparfaitement rempli leur mission ! Le flambeau de l'Armée française eût sombré pour la seconde fois. — En relisant ces pages, mes camarades seront convaincus qu'ils ont bien fait. — La France et son armée ne doivent pas leur marchander une reconnaissance méritée. Celui qui eut l'honneur de les commander sur la terre leur exprime aujourd'hui sa fraternelle gratitude.

— Mais les survivants de Bir-Hacheim savent qu'ils puiseront leur force dans leur amour pour la patrie meurtrie. Ils surent, en Juin 1940, deux années auparavant, à l'appel du Général de Gaulle, ils avaient décidé de combattre. Dès lors, en dépit des chemins et des obstacles, la tâche leur apparut claire et facile. Le reste fut affaire de courage et de ténacité.

Allemagne occupée, Juin 1949.



La Bataille de BIR-HAKIM

Elle a duré quinze jours, du 27 Mai au matin au 11 Juin, aux premières lueurs de l'aube. Elle peut se diviser en quatre phases :

DU 27 MAI AU 31 MAI : L'ennemi attaque Bir-Hakim avec une division blindée.

DU 31 MAI AU 2 JUIN : La brigade se prépare à poursuivre l'ennemi en retraite et certains de ses éléments amorcent cette poursuite.

DU 2 AU 1o JUIN : L'ennemi, avec deux divisions, encercle Bir-Hakim et par des assauts répétés et poussés à fond cherche vainement à s'emparer de la position.

DANS LA NUIT DU 1o AU 11 JUIN : La brigade évacue Bir-Hakim en effectuant une sortie de vive force au travers des lignes ennemies et, brisant l'encerclement, rejoint le gros de l'armée alliée.

MARDI 26 MAI :

Depuis quelques jours on s'attend à une offensive ennemie. A Bir-Hakim cette offensive est attendue de pied ferme, et le moral est excellent. Depuis que la brigade est entrée en campagne, un calme relatif règne sur le front de Libye. A Halfaya, la reddition de la garnison allemande a privé les forces françaises d'une occasion de combattre. Trois mois durant, les diverses unités à tour de rôle ont participé à des opérations de colonnes au cours desquelles certes plusieurs ont eu l'occasion de se distinguer, mais les engagements sont restés de petite envergure ; ce qu'on veut, c'est le grand choc. A Bir-Hakim ces désirs ont des chances d'être satisfaits. La position se trouve à l'extrémité sud des lignes de défense alliées qui sont établies perpendiculairement à la côte à hauteur de Gazala. Elles sont constituées en gros par un système de points forts couverts et reliés par des champs de mines qui viennent aboutir sur Bir-Hakim. De Bir-Hakim un second champ de mines a été posé sur une ligne qui se dirige vers le Nord-Est. La position se trouve donc à la pointe d'une sorte de « V » dessiné par deux lignes de champs de mines.

Bir-Hakim est la charnière autour de laquelle peut s'exécuter un mouvement tournant par le Sud. Tant que Bir-Hakim tiendra, il sera difficile pour l'ennemi d'effectuer un mouvement de ce genre et surtout d'exploiter un succès. En outre, en cas de contre-offensive britannique, Bir-Hakim est considéré comme la plaque tournante de toute la manœuvre des unités blindées. Les Français sont à une place d'honneur.

On a dit que Bir-Hakim était une oasis, un endroit planté de palmiers, un emplacement de sources. C'est inexact. Le désert Libyque, de la côte à quelques centaines de kilomètres à l'intérieur, est une plaine désertique de terre et de cailloux à peine ondulée ; par endroits, cette plaine est recouverte de buissons ras ; au printemps il y pousse quelques graminées sauvages et des fleurs ; dès le mois d'avril tout est déjà séché par le soleil, et les plantes ont pris la couleur ocré clair qui est celle de la terre ; à Bir-Hakim le sol, légèrement sablonneux, est incapable de nourrir même cette maigre végétation. Le point où nous sommes n'aurait pas de nom sur la carte s'il n'y existait un puits fournissant une eau qui pouvait paraître abondante à une tribu de bédouins pour quelques semaines. Il a suffi de quelques jours de présence de plusieurs milliers d'hommes pour que ce puits soit définitivement à sec. Dans un désert qui est un des points du globe les plus déshérités, Bir-Hakim est particulièrement inhospitalier. Dans une région balayée par les vents de sable, Bir-Hakim est spécialement pénible, le sol étant entièrement dépourvu de cette végétation qui contribue à fixer dans une certaine mesure la poussière. Par brise légère et alors que l'atmosphère est claire aux alentours, Bir-Hakim disparaît dans des tourbillons de sable.

Depuis le mois de Février, la brigade est installée sur les lieux, et un travail de tous les instants perfectionne de jour en jour le dispositif de défense. Cette défense a été prévue principalement en vue d'une attaque par des éléments blindés. Elle consiste en un réseau de champs de mines dont les abords seront défendus par des tirs d'artillerie. Ces champs de mines délimitent un pentagone d'environ quatre kilomètres sur quatre. Cette surface de plaine, c'est Bir-Hakim.

En se tenant au centre, on voit s'étendre autour de soi l'immensité plate du désert dont quelques ondulations délimitent à l'horizon des crêtes distantes en moyenne de cinq à six kilomètres. Dans la plaine, on distingue les piquets sur lesquels sont tendus les fils de fer qui indiquent les pourtours des champs de mines. Ceux-ci représentent une surface de terrain sur laquelle des mines sont posées à une distance n'excédant généralement pas un mètre l'une de l'autre.

Ces mines sont constituées par une charge d'explosifs contenue dans une boîte de métal de la grandeur d'une assiette ; cette boîte est placée dans un trou et recouverte de terre ; au bout de quelques semaines, le sol s'est nivelé à nouveau et rien ne décèle l'emplacement de la mine. Les mines sont destinées à arrêter les camions, automitrailleuses ou chars d'assaut et explosent quand un véhicule de plus de 2oo kilos passe dessus. Elles sont donc inoffen-

sives contre un homme à pied. Les champs de mines autour de Bir-Hakim ont été disposés suivant un plan soigneusement mis au point qui comporte des saillants et des redents, dont l'objet est de canaliser les véhicules ennemis le long de certains itinéraires.

Les fils de fer qui entourent les champs de mines n'offrent aucun obstacle à une attaque d'infanterie ; ils servent seulement à indiquer l'emplacement des terrains minés afin que les conducteurs de nos propres véhicules puissent les éviter.

Quant à l'intérieur du périmètre de Bir-Hakim, c'est une superficie de terrain presque plat sur laquelle les différentes unités sont réparties. Pendant près de quatre mois, les hommes ont travaillé à creuser des trous et la plupart des véhicules sont à demi enfoncés dans le sol. A côté des tentes individuelles chacun s'est aménagé une tranchée étroite et profonde qui sera un excellent abri contre les bombardements. Certaines unités habitent entièrement sous terre, ayant creusé et installé des sapes qui ont l'avantage d'être plus étanches que les tentes quand des tourbillons de sable volent dans l'air, ce qui arrive en moyenne trois jours par semaine.

La garnison comprend quatre bataillons d'infanterie, dont deux de légion étrangère ; un troisième bataillon colonial blanc est formé avec des unités d'infanterie de marine et d'autres venues de Nouvelle-Calédonie et des Iles du Pacifique ; le quatrième est un bataillon colonial noir de tirailleurs de l'Afrique Equatoriale Française. Un régiment d'artillerie dispose de quatre batteries de six pièces de 75. D'autres 75 sont répartis entre les diverses unités et servent de pièces anti-chars, ainsi que des canons de 47. Un bataillon de fusiliers marins qui assure la défense contre avions a touché il y a quelques jours des canons Bofors pour remplacer ses armes démodées. Les marins ont travaillé dur pour s'entraîner au maniement de leurs nouveaux canons. L'officier anglais qui fait un cours sur leur emploi doit leur faire passer un examen demain.

En plus de ces éléments, la brigade comprend des unités du génie, des transmissions, un groupe sanitaire, une ambulance chirurgicale légère et divers services.

Au cours de l'après-midi, nos colonnes légères qui patrouillent le désert de l'Ouest ont observé une activité inaccoutumée de la part de l'ennemi. Vers seize heures on signalait deux fortes colonnes adverses qui viennent du Nord-Ouest et semblent se diriger vers Bir-Hakim. Nos propres éléments avancés se replient en combattant et sont ramenés, sous la pression ennemie, aux abords de la position.

Est-ce l'attaque ? A Bir-Hakim on l'attend sans forfanterie mais avec un calme réfléchi ; les hommes de la première Brigade Française seront heureux si elle vient ; on est impatient de se battre. Chacun sait que la brigade est à une place d'honneur et que le commandement allié lui fait confiance. De cette confiance on fera tout pour se montrer digne.

MERCREDI 27 MAI :

Toute la nuit on a entendu des bruits de moteur. De tous côtés on signale que des colonnes ennemies sont en mouvement. Par précaution les portes qui donnent accès à la position sont minées. Ces portes sont plutôt des chicanes, passages étroits et tortueux aménagés dans les champs de mines. Il y en a trois : la première à l'Est s'ouvre sur la piste qui se dirige vers El Adem et Tobrouk, là où se trouvent les échelons arrière de la brigade : train, intendance, services de ravitaillement. La seconde conduit à une piste qui tourne plein Ouest et se dirige vers Mechili et Msous. La troisième au Nord-Ouest, conduit à une crête sur laquelle a été établi un poste d'observation pour les tirs d'artillerie. Cette nuit, une quatrième porte a été aménagée au Nord. Elle donne accès à la région dite du « V » comprise entre les deux grands champs de mines qui viennent aboutir à Bir-Hakim. Cette nouvelle porte facilitera la sortie de nos patrouilles qui ont reçu mission de surveiller le « V » et d'interdire à l'ennemi les opérations de déminage et le passage de ses colonnes à travers les champs et les marais de mines.

Un officier de liaison d'une brigade indienne vient se réfugier dans Bir-Hakim. Il n'a pu retrouver son unité qui a été attaquée violemment par des forces adverses. Il confirme que, sur l'ensemble du front, l'ennemi a pris l'offensive. Ses colonnes ont traversé en un point les champs de mines et avancent en direction d'El-Adem. A Bir-Hakim, on sent que l'attaque est imminente. Chacun est à son poste. A huit heures on signale au Sud une forte concentration de chars. On ignore encore s'il s'agit d'amis ou d'ennemis et les ordres sont de ne pas tirer. Mais voici que les chars se mettent en mouvement, points noirs qui avancent sur la plaine, soulevant derrière eux un panache de poussière. Le doute n'est plus permis.

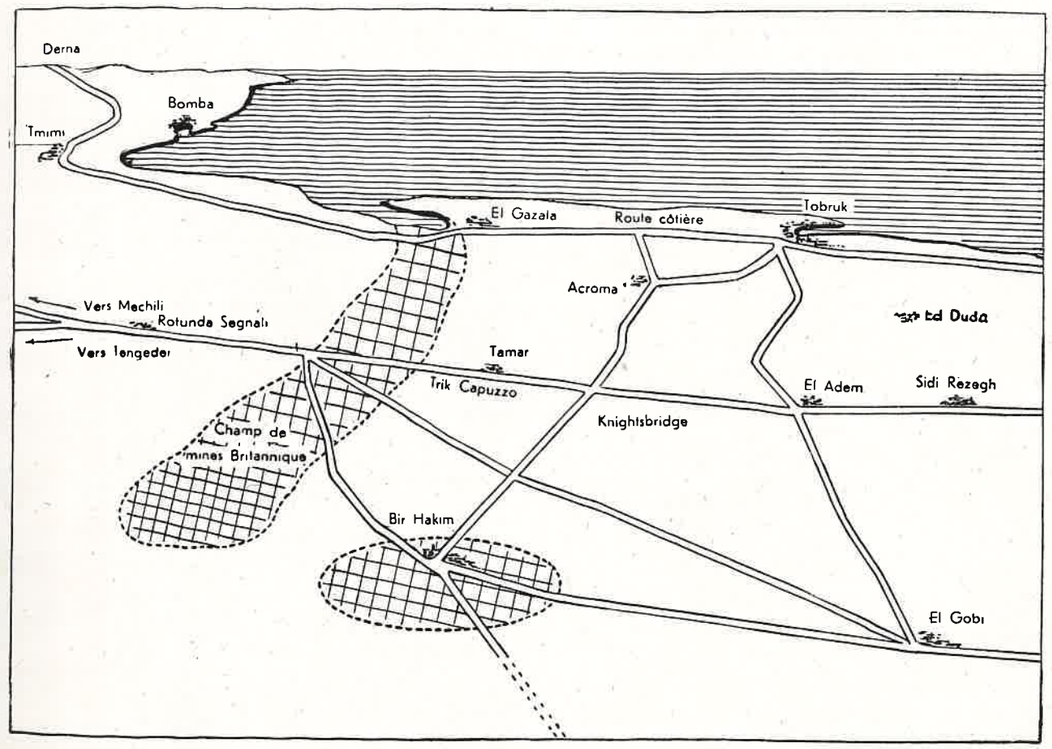
Il est neuf heures et on voit nettement soixante-dix tanks qui progressent le long du champ de mines à l'Est du camp, en formation de combat. De toutes leurs pièces les chars tirent sur la position ; arrivés en face de la porte Est, ils font un quart de tour vers la gauche et foncent droit en avant vers les défenses.

A ce moment les pièces anti-chars ouvrirent le feu. Dix-huit des lourds engins blindés sautèrent sur des mines et plus ou moins endommagés furent achevés à coup de 75. Le combat se déroula, furieux, pendant plus d'une heure. Les attaquants étaient des chars italiens M 13. Plusieurs portaient des canons de 75. Les uns après les autres, les chars s'immobilisaient, atteints par les obus qui perforaient les cuirasses et éclataient à l'intérieur. Des tourbillons de fumée se dégageaient des chars cloués sur place. Une épaisse poussière couvrait la zone où se déroulait la bataille. A un moment donné, trente chars s'avancèrent simultanément ; les premiers coups des anti-chars furent tirés alors qu'ils étaient encore à 400 mètres, les derniers alors que certains chars n'étaient plus qu'à quelques mètres. Les légionnaires effectuant des sorties faisaient prisonniers les soldats ennemis qui abandonnaient les chars en flammes ; il y en avait qui se roulaient par terre pour éteindre le feu qui prenait à leurs vêtements.

Six chars réussirent à entrer dans les défenses intérieures de la position. L'un est à quinze mètres du poste de combat d'un officier commandant une compagnie de légion étrangère. Un obus de 47 tiré par le char traverse l'abri de cet officier sans le toucher. Il brûle son fanion, craignant qu'il ne tombe aux mains de l'ennemi, tandis que ses hommes s'élancent en avant, attaquant les chars dans un furieux corps à corps. Les légionnaires lancent des grenades incendiaires, grimpent sur les chars, tirant au revolver sur les occupants au travers des fentes de visée. En quelques minutes les six chars sont hors de combat. Le Colonel Italien qui les commandait est fait prisonnier. Cet officier qui se battit très courageusement avait, quoique blessé, changé trois fois de tank au cours du combat. Il nous apprit que la veille des éléments avancés, avaient en se repliant, détruit trois chars de son régiment. Ayant perdu trente-deux chars, l'ennemi se retira vers onze heures trente. Un sergent chef de la Légion avait à lui seul sept tanks à son actif avec la pièce de 75 qu'il commandait. Une autre pièce servie par le Bataillon d'Infanterie de Marine en avait détruit cinq. A un moment, un obus s'était enrayé dans le canon. Sans tenir compte du danger, un des servants l'avait extrait en introduisant le refouloir dans le tube et en frappant dessus à coups de marteau.

Les prisonniers sont interrogés. On apprend que l'assaut a été mené par la division italienne « Ariete ». Plusieurs des soldats tombés entre nos mains sont blessés. Ils sont dirigés sur l'infirmerie où des soins leur sont prodigués.

Cet après-midi, un convoi de véhicules italiens est venu se présenter à la chicane de la piste de Mechili. Grand étonnement des conducteurs de tomber sur des sentinelles françaises. D'après les plans de l'offensive, Bir-Hakim devait tomber ce matin. Plusieurs des officiers italiens prisonniers ont exprimé leur admiration devant la défense de la position. Ils ne pouvaient en croire leurs oreilles



quand ils ont appris que les effectifs à Bir-Hakim se montaient à une seule brigade.

JEUDI 28 MAI :

On se rend compte au matin que Bir-Hakim est encerclé de trois côtés et que les communications avec le gros des forces britanniques sont coupées. Pourtant l'ennemi ne renouvellera pas sa coûteuse attaque d'hier. Il s'en tiendra à des incursions isolées au moyen de quelques petits groupes d'engins blindés mais sans réussir à surprendre la vigilance des défenseurs de la place. Les combats de la veille n'ont en rien entamé leur mordant et leur esprit d'offensive, bien au contraire. Passant à l'attaque, ce sont eux qui effectuèrent aujourd'hui des sorties au cours desquelles ils incendièrent tous les chars mis

ÉQUIPE DE FUSILIERS-MARINS A UNE PIÈCE DE D. C. A.

la veille hors de combat ; de plus ils réussirent des coups de main qui permirent de faire plusieurs prisonniers.

VENDREDI 29 MAI :

La situation pareille à celle d'hier, s'est prolongée pendant toute la journée. Effectuant une sortie, un détachement mit le feu à huit automitrailleuses. Un autre détachement de la Légion Etrangère attaqua un groupe de dix-sept chars et en incendia cinq. Les douze autres s'enfuirent en direction du Nord.

Dans l'après-midi une troupe d'hommes s'est présentée à la chicane Sud-Ouest. Ils étaient six cents environ, soldats indiens que les Allemands avaient fait prisonniers deux jours plus tôt. Ne pouvant leur donner de l'eau ni des vivres, leur propre ravitaillement étant difficile, les Allemands les avaient libérés et abandonnés en plein désert. Les malheureux étaient épuisés par une longue marche. Ils furent accueillis à bras ouverts et reçurent aussitôt des rations d'eau et de vivres et des couvertures. Il est à signaler que les prisonniers ennemis sont traités sur la même base que les hommes de la brigade pour l'eau et la nourriture. Pourtant la place est en fait assiégée et nos réserves ne sont pas particulièrement abondantes. Très courtoisement le général a fait expliquer aux officiers ennemis prisonniers qu'il regrettait, en raison des circonstances, de ne pouvoir leur assurer qu'un confort relatif.

SAMEDI 30 MAI :

L'ennemi a battu en retraite. Son attaque s'est brisée contre la défense opposée par la première Brigade Française. Il laisse sur le terrain quarante-trois chars dont les carcasses calcinées forment autour de la porte Est un véritable cimetière, certains à quelques mètres de la bouche du canon qui les a détruits et qui est resté en position ; de plus l'ennemi a perdu 8 automitrailleuses, de nombreux véhicules et il laisse entre nos mains 180 prisonniers. L'échec subi devant Bir-Hakim a contribué à rendre momentanément impossible la réalisation de son plan d'attaque qui visait à tourner par le Sud la ligne de défense britannique. Du côté de la Brigade les pertes sont si légères qu'elles paraissent à peine croyables : elles se montent à trois blessés légers.

DIMANCHE 31 MAI :

Il semble que le Général Rommel accentue le mouvement de repli amorcé hier. Ses forces ont été ramenées à l'Ouest de la ligne des champs de mines entre Bir-Hakim et Gazala.

Le commandement allié prend ses dispositions pour poursuivre l'ennemi et la première Brigade a reçu l'ordre de se porter en avant dès l'arrivée de ses échelons arrière. Ceux-ci sont déjà revenus près d'El-Adem, sur leur ancien emplacement qu'ils avaient quitté le 27 Mai au matin sous le feu ennemi.

Des troupes britanniques doivent venir relever la brigade dont la mission est d'aller occuper Rotunda Segnali à 80 kilomètres à l'Ouest en direction de Mechili. Quelques officiers anglais sont venus prendre connaissance des lieux. A déjeuner, au mess,

ils font part de l'admiration qu'a suscitée la brillante défense de Bir-Hakim par les Français.

Ce soir est arrivé le convoi de ravitaillement qui avait quitté l'avant-veille l'emplacement où se trouvaient les échelons arrière. Ce jour-là Bir-Hakim était encore encerclé et le passage de ce convoi aurait pu être une opération difficile et hasardeuse. Par suite de la retraite de l'ennemi, la file de camions qui apportait des munitions, des vivres et de l'eau, arriva sans encombre. Le convoi repartira dans la nuit, emmenant les blessés et les prisonniers.

plaisir à constater l'excellence du dispositif, à la conception duquel il a pris une part personnelle.

Pendant la journée, Bir-Hakim a servi de cible aux bombardiers allemands qui cherchent sans doute à venger la défaite subie par la division Ariete et les quarante-trois tanks dont les carcasses calcinées jonchent la plaine à l'Est du camp. Ce furent surtout des Stukas qui vinrent rendre visite à la brigade, lançant des bombes de 500 kilos qui faisaient dans le sol d'énormes entonnoirs de cinq à six mètres de diamètre. Deux de ces bombes ont encadré à dix mètres un camion dont la carrosserie et tout ce qui

UN ASPECT DE LA POSITION

LUNDI 1er JUIN :

A l'aube une colonne a pris la route de l'Ouest. Elle se dirige vers Rotunda Segnali.

Nous avons eu aujourd'hui la visite du Général de Larminat qui a félicité la garnison pour la brillante résistance opposée à l'ennemi. Le Général connaît bien Bir-Hakim où il est resté plusieurs semaines alors que la division organisait la défense de la place et que certains éléments effectuaient des opérations de colonne en direction de Mechili sous le commandement de général Kœnig. Il a dû avoir était à l'intérieur a été tordu et lacéré par la déflagration. Le châssis et le moteur, qui étaient au-dessous du niveau du sol, car le véhicule était garé dans un trou, n'ont subi aucun dégât. Fait curieux, le moteur a été mis en route par le déplacement d'air.

Les fusiliers marins, au lieu de passer un examen de fin de cours, ont eu une chance de montrer que les leçons leur avaient profité. Quatre de leurs Bofors accompagnent la colonne et ici, à Bir-Hakim, les autres, par leur feu nourri et bien ajusté, interdisent aux avions ennemis de descendre assez bas pour choisir les objectifs avec précision.

A dix-huit heures, alors qu'un bombardement était effectué par vingt-quatre Stukas, l'un piqua droit sur une pièce de D. C. A. ; quoique directement attaqués, les sept fusiliers marins qui servaient la pièce continuèrent à tirer. Le Stuka n'était plus qu'à deux cents mètres et lâcha sa bombe; les servants auraient dû se jeter à plat ventre mais comme des marins habitués à combattre sur le pont de leur navire où il n'y a pas d'abri possible, ils continuaient debout à tirer sur l'avion qui remontait en chandelle. La bombe tomba à deux mètres de l'emplacement de la pièce; l'explosion faucha les servants, tordit le tube; l'affût qui était au-dessous du niveau du sol et les quatre roues qui le portaient étaient intacts.

Sans relâche les détachements légers ont patrouillé dans les environs de Bir-Hakim ; le désert était calme mais ce calme avait un côté étrange. Le désert n'avait pas son aspect habituel. Etait-ce le matériel abandonné ? Les automobiles allemandes et italiennes à peine endommagées et laissées sur place ? ou bien le réseau que dessinaient sur le sol les traces toutes fraîches des chenilles des tanks ? Le silence et le calme du désert paraissaient, le 1er Juin, chargés de menace et trompeurs. On sentait confusément des présences proches ; les marques de la bataille n'étaient pas encore entrées dans le passé ; l'atmosphère était celle d'un entr'acte.

La colonne est arrivée dans la soirée à Rotunda Segnali où ne se trouvait qu'un léger détachement ennemi. Attaqué, il a battu en retraite. Au cours de l'engagement, un char adverse a été détruit. Quelques semaines auparavant, le plateau de Segnali était occupé par des forces considérables, défendu par des batteries d'artillerie lourde ; le 1er Juin, il était pratiquement abandonné ; la mobilité et les déplacements fréquents sont une des caractéristiques de la guerre dans le désert. La colonne traversa sans perdre un seul véhicule les champs de mines qui entouraient la position de Segnali.

Dans la nuit l'ordre donné à la brigade de se porter en avant fut annulé par un contre-ordre : demeurer à Bir-Hakim et résister sur place.

MARDI 2 JUIN :

Vers neuf heures trente, une très forte colonne ennemie de plus de mille véhicules avec des chars et des automitrailleuses fut signalée, venant du Nord-Est.

Pour la seconde fois le Général Rommel avait pris l'offensive. L'ordre venait à peine d'être donné de fermer les portes que les premières automobiles blindées allemandes apparaissaient sur la crête à l'Est du camp. A proximité, un convoi britannique était arrêté depuis le matin ; quelques-uns des camions anglais se dirigèrent à toute vitesse vers la porte Est ; six purent passer à temps et trouver refuge dans le camp ; le reste du convoi fut capturé par les auto-mitrailleuses ennemies dont les projectiles commençaient déjà à tomber dans la position, soulevant à leurs points de chute un petit nuage gris jaunâtre. Dans Bir-Hakim chacun était à son poste de combat ; l'ennemi allait-il renouveler une attaque par les chars ? Avec le souvenir tout frais du succès de la semaine précédente, les hommes de la brigade étaient parfaitement confiants dans l'issue d'un nouveau combat. En fait aucun char n'apparut, mais une automobile qui portait un drapeau blanc. Deux officiers italiens en descendirent et demandèrent à être reçus par le commandant de la place. Ils furent conduits au Quartier Général. Le Général Kœnig sortit de sa tente, une canne en jonc à la main. Raidi dans un garde à vous impeccable, l'un des officiers lui tint un discours en italien, langue inconnue du Général qui ne comprit que quelques mots : « Rommel... circumdati... exterminati... capitulare ». Il n'en fallait pas davantage pour saisir de quoi il s'agissait. Au nom du Général Rommel et d'un général italien, dont le Général Kœnig ne put pas comprendre le nom, les parlementaires sommaient la garnison de Bir-Hakim, qui était encerclée de capituler. En cas de résistance, la garnison serait exterminée. Le Général Kœnig répondit, d'un ton courtois, mais ferme, qu'il n'était pas question pour la brigade de se rendre sans combattre. « Vous êtes de grands soldats », répondit toujours en italien l'un des deux parlementaires, qui furent reconduits à la porte du camp où ils remontèrent dans leur voiture.

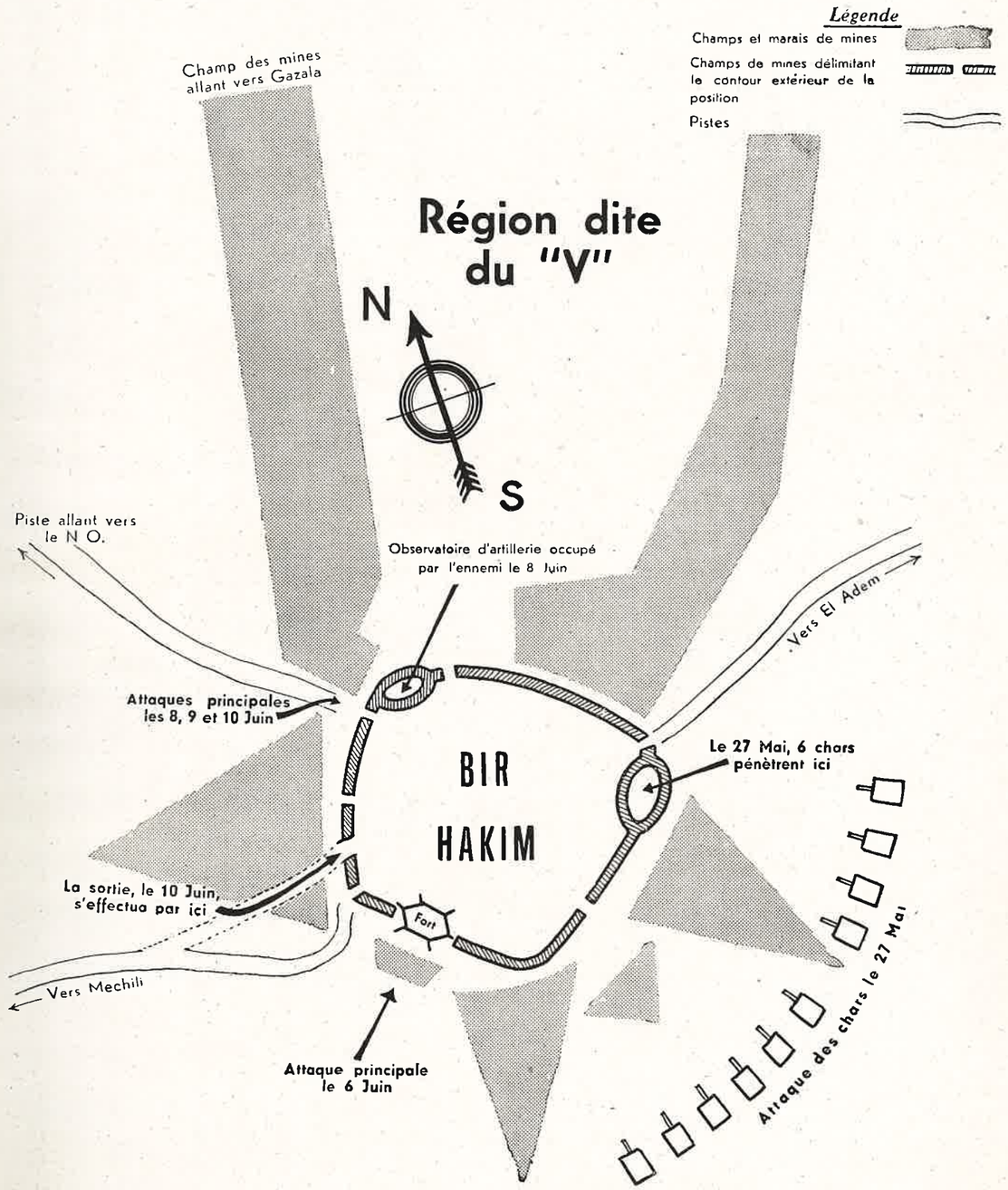
Une heure après, les premiers obus de 105 tombaient dans Bir-Hakim, et au bruit sourd de leur éclatement se mêlait le claquement sec des 75 qui tiraient sur les concentrations de véhicules qui s'installaient vers l'Est en direction de Bir-Scerrara et d'El-Igela la plupart à une distance suffisante pour demeurer hors de la portée des canons français. En quelques points de la crête, des colonnes de fumée montaient dans le ciel et témoignaient de la précision du tir de l'artillerie qui attaquait sans relâche tous véhicules ennemis qui s'aventuraient trop près.

Vers une heure de l'après-midi, un vent du sud assez fort commença à souffler et Bir-Hakim disparut sous des nuages de sable. Il devenait impossible de régler les tirs d'artillerie par suite du manque de visibilité et la journée se passa lourde d'attente, jusque vers sept heures du soir où l'on entendit le bruit des moteurs d'avion. Ils étaient trente qui tournoyaient dans le ciel, ne parvenant pas à repérer leur objectif perdu dans les tourbillons de poussière. Ils finirent par le trouver après vingt minutes de recherches et ce fut le vacarme des grosses bombes. Sans doute mise en appétit, l'artillerie ennemie se réveilla et arrosa jusqu'à la nuit.

MERCREDI 3 JUIN :

L'aube commençait à peine à poindre que, trompant la surveillance des postes ennemis, la colonne envoyée à Segnali est rentrée à Bir-Hakim sans avoir reçu

PLAN SCHÉMATIQUE DE BIR HAKIM



un coup de feu. La journée de la veille n'avait pas été aussi facile. On apprend que c'est par un temps épouvantable, le vent de sable empêchant de voir à plus de quelques mètres, que le Colonel commandant la colonne avait reçu le télégramme lui enjoignant de regagner la position. Il fallut à la colonne plusieurs heures pour retraverser les champs de mines et elle se trouvait encore à cinquante kilomètres de Bir-Hakim au crépuscule quand le vent tomba, ce qui permit à l'aviation adverse de la découvrir et de l'attaquer violemment. Douze Messerschmidt 110 piquent sur nos véhicules et les mitraillent, mais une pièce de D. C. A. servie par des fusiliers marins qui utilisent pour la première fois leur Bofors contre des avions ennemis, abat un des appareils. Les onze reviennent, cette fois en rase motte, concentrant leur feu sur nos canons. Du premier coup un second appareil est touché. Il bascule et en s'abattant touche de son aile l'appareil qui était à côté de lui qui tombe en même temps ; l'un explose dans l'air. Les avions volaient si bas qu'un moteur frôle la tête des servants du canon ; ils sont aspergés d'huile chaude. A quelques mètres plus loin, l'aile de l'avion qui percute au sol coupe en deux un camion. Une troisième fois les Messerschmidt reviennent à la charge : un quatrième appareil est atteint et tombe en flammes. L'ennemi a compris : il s'éloigne, mais son attaque a coûté cher à la colonne qui a des tués et des blessés et dont plusieurs véhicules brûlent.

Vers sept heures, le Colonel qui commandait la colonne est venu rendre compte de sa mission au Quartier Général. Il passe dans son side-car sur lequel est peint l'insigne du bataillon qui est sous ses ordres : un cocotier et des montagnes qui évoquent les îles du Pacifique, dont lui et ses hommes sont partis, il y a un an. Les soldats qui le voient le saluent et manifestent leur joie. Ils savent qu'avec la colonne, il y avait douze canons de 75, que ces canons sont rentrés et qu'ils seront une aide précieuse dans la bataille qui va venir.

A huit heures, deux soldats britanniques se sont présentés à la porte Est. Faits prisonniers la veille, ils avaient été renvoyés par les Allemands à Bir-Hakim pour y apporter un message du général Rommel. Afin d'être bien sûr qu'il parviendrait à destination, le Général allemand avait fait deux copies respectivement remises à chacun des deux soldats.

Le message était écrit sur du papier pour télégrammes. Rédigé en allemand, il était signé de la propre main du Général. Son texte était le suivant :

« An die Truppen von Bir Acheim (sic)

« Weiterer Widerstand bedeutet nutzloses Blutvergiesen. Ihr werdet dasselbe Schicksal erleiden, wie die beiden englischen Brigaden in Got Ualed, die vorgestern vernichtet wurden.

« Wir stellen den Kampf ein, wenn ihr weisse Flaggen zeigt und ohne Waffen zu uns darüber kommt. (1)

« Rommel, General Oberst ».

« Aux troupes de Bir-Hakim

« Toute nouvelle résistance n'amènerait qu'à verser le sang inutilement. Vous auriez le même sort que les deux (2) brigades anglaises qui se trouvaient à Got Ualeb et qui ont été exterminées avant-hier.

« Nous cesserons le combat dès que vous hisserez le drapeau blanc et viendrez vers nous sans armes ».

La réponse du Général Kœnig ne s'est pas fait attendre. Les batteries françaises ont ouvert immédiatement un feu nourri sur tous les véhicules ennemis qui viennent à portée.

En même temps, le Général a fait porter à tous les commandants d'unités un ordre général dont ils doivent communiquer la teneur à leurs hommes.

Voici le texte de cet ordre :

« (1) Nous devons nous attendre désormais à une attaque sérieuse, par tous moyens combinés (aviation, chars, artillerie, infanterie). Elle sera puissante.

« (2) Je renouvelle mes ordres et ma certitude que chacun fera son devoir sans faiblir, à sa place, coupé ou non des autres.

« (3) Notre mission est de tenir coûte que coûte, jusqu'à ce que notre victoire soit définitive.

« (4) Bien expliquer cela à tous, gradés et hommes.

« (5) Et bonne chance à tous.

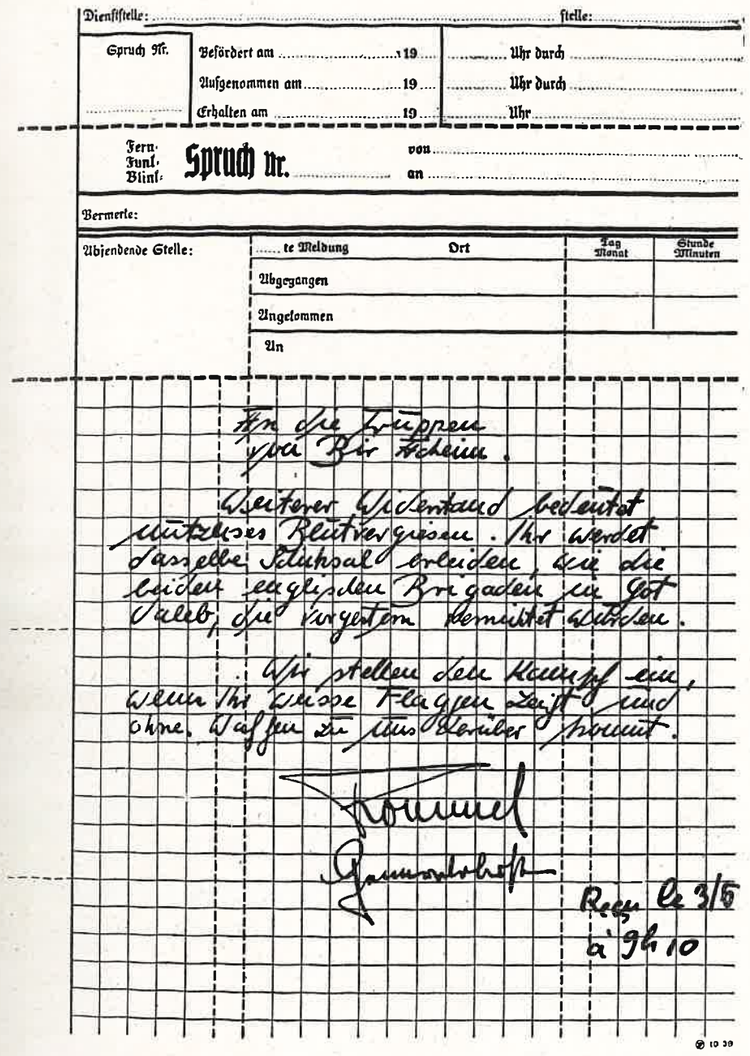
« Quartier Général, le 3 Juin 1942, à 9 h. 30

« Kœnig. »

Cette fois, chacun comprend que la situation est sérieuse. Le moment est venu de faire son devoir sans faiblir ; tous sont résolus à accomplir avec tout leur cœur et toutes leurs forces leur tâche de soldat. L'occasion avait été longuement attendue de pouvoir affronter le vrai ennemi, l'Allemand que ces hommes sont venus rencontrer, partant de tous les coins du globe après des voyages aux fortunes diverses, dont certains furent une véritable aventure. Nulle forfanterie, nulle nervosité ; mais une résolution calme et un courage tranquille. Commandée par un chef en qui elle a une confiance absolue, se battant sur un emplacement dont la défense a été soigneusement et judicieusement préparée, sans que, dans la mesure du possible, rien n'ait été laissé au hasard. — (les points faibles : manque d'artillerie lourde à longue portée, absence d'un réseau de barbelés contre une attaque d'infanterie, parce qu'en raison du manque de matériel, le commandement n'a pu y remédier) — la première Brigade des Forces Françaises Libres sait que l'heure a sonné où elle va pouvoir donner sa mesure. Chacun est décidé à lutter jusqu'au bout plutôt que de reculer ou de se rendre.

(1) Le Général Rommel n'avait pas encore, à cette date, été nommé Feld Marshall.
(2) Le Général Allemand exagère !

La journée s'est passée en duel d'artillerie. Le nombre des batteries ennemies a augmenté et aussi la variété des calibres. Il y avait du 75, du 88, du 100 et du 105. Les avions ne manquèrent pas de rendre visite à Bir-Hakim. Par cinq fois dans la journée les Stukas vinrent. On les reconnaît de loin au son de leurs moteurs plus grave que celui des avions britanniques et coupé d'interférences caractéristiques. Quelques minutes après on les distinguait volant en V, leurs ailes d'un blanc verdâtre se touchant presque. Ils faisaient un tour afin de se placer le soleil dans le dos. Alors c'était le bruit sec des canons de la D.C.A. dont les obus traçants faisaient dans le ciel des traits roses et soudain les avions ennemis piquaient dans un bruit grandissant de moteurs. A deux cents mètres, on voyait les bombes se détacher comme des perles brillant dans le soleil. La trajectoire pouvait être repérée plus ou moins et, suivant l'endroit, on s'aplatissait dans la tranchée, ou on regardait quelques secondes après, s'élever du sol des hautes colonnes de poussière et de fumée. Les oreilles étaient assourdies par le vacarme des éclatements qui faisaient une basse au concert des canons et des mitrailleuses tirant toujours sur les Stukas, qui reprenaient de la hauteur et s'éloignaient au plus vite.


Dienststelle: ..... stelle: .....

Spruch Nr. | Befördert am ..... 19 .... Uhr durch .....
Aufgenommen am ..... 19 .... Uhr durch .....
Erhalten am ..... 19 .... Uhr .....

Fern- Funk- Blink- **Spruch Nr.** ..... von .....
an .....

Vermerke:

Abjendende Stelle: | ..te Meldung | Ort | Tag Monat | Stunde Minuten
Abgegangen
Angekommen
An

An die Truppen von Bir Acheim.
Weiterer Widerstand bedeutet nutzloses Blutvergiesen. Ihr werdet dasselbe Schicksal erleiden, wie die beiden englischen Brigaden in Got Ualed, die vorgestern vernichtet wurden.
Wir stellen den Kampf ein, wenn ihr weisse Flaggen zeigt und ohne Waffen zu uns darüber kommt.
Rommel
Generaloberst
Reçu le 3/6 à 9h10

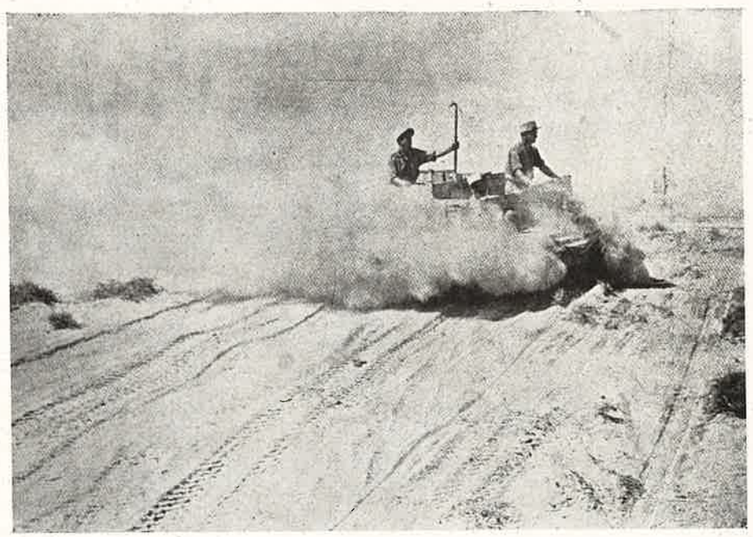
L'ULTIMATUM DE ROMMEL

Plusieurs fois aussi on entendit le bruit plus aigu des moteurs britanniques. Entre eux et les Stukas, c'était un perpétuel chassé-croisé. Mais, aujourd'hui, vers cinq heures du soir, dix minutes après une visite d'avions amis, les Stukas sont venus bombarder au moment où les Britanniques repassaient sur Bir-Hakim. Les bombardiers en piqué sont sans défense contre la chasse. Nous avons vu les douze Stukas descendre et essayer d'échapper en volant en rase motte et en effectuant des glissades sur l'aile. Sept colonnes de fumée noire prouvèrent que les Kittyhawk avaient fait de la bonne besogne et que plus de la moitié des aviateurs allemands ne reverraient jamais l'aérodrome dont ils s'étaient envolés pour la dernière fois. Quelques-uns des chasseurs anglais revinrent en volant bas sur Bir-Hakim ; brandissant leurs casques au bout de leurs bras tendus, les soldats français démontraient leur satisfaction et saluaient les aviateurs alliés.

JEUDI 4 JUIN :

Après les Kittyhawks, notre D. C. A. a prouvé aux aviateurs ennemis que les raids à Bir-Hakim ne sont

pas de tout repos. Entre six heures et huit heures, quatre vagues de Stukas sont venues successivement bombarder la position. A la quatrième visite et alors que les Stukas piquaient, l'un fût atteint par un obus et éclata en plein vol. On vit une immense flamme que prolongeaient deux longues traînées roses qui étaient des fusées de signalisation, et les débris de l'avion pulvérisé tombèrent en tournoyant comme des flammèches de suie. Seuls reconnaissables, les ailerons arrière qui brûlaient en lançant des flammes verdâtres arrivèrent au sol les premiers. Très haut, dans le ciel, un parachute ouvert par la force de l'explosion descendait lentement avec le siège du pilote. Celui-ci, avec son compagnon, s'était écrasé à terre au milieu des morceaux fumants de son avion.



BRENN-CARRIER EN PATROUILLE

Tous deux furent enterrés par un groupe de leurs compatriotes prisonniers. L'un d'eux s'évanouit pendant cette cérémonie.

A neuf heures, nouvelle visite : ce sont douze Stukas ; la D. C. A. en abat un, qui va s'écraser en dehors du camp. Dans l'après-midi ce furent des avions italiens qui vinrent. Un fut touché et prit feu. Le pilote fit un effort désespéré pour redresser son appareil qui, brûlant comme une torche, piqua verticalement après une courte et inutile chandelle et explosa au sol.

La journée, comme la précédente, se passe en duels d'artillerie. Le Général Kœnig, très calme, a dit à l'un de ses officiers : « Si le Général Rommel espère nous acculer à la capitulation par des moyens de ce genre, il devra attendre longtemps. »

Le Général anglais, commandant le 30e corps a adressé à la brigade le télégramme suivant :

« Excellent travail, tenez bon, toutes mes félicitations, tout ira bien. »

Après l'inquiétude ressentie aux premiers jours, dûe pour une part aux menaces de l'ennemi mais surtout à la sensation pénible de l'encerclement, le moral est redevenu excellent. Les bombardements par les avions et l'artillerie causent des pertes relativement minimes ; une brigade anglaise forme plusieurs colonnes légères quelque part dans le Sud-Ouest de Bir-Hakim. Le sentiment général est nettement optimiste.

Cependant, il s'avère de plus en plus clairement que le commandement adverse presse ses préparatifs pour attaquer avec tous les moyens dont il peut disposer. Le Général Rommel est sur place. On le sait, d'abord parce que l'ultimatum était signé de sa main, ensuite parce que l'un des Anglais qui a apporté cet ultimatum a vu un officier britannique prisonnier qui allait comparaître devant lui. Il est possible qu'il commande en personne l'attaque contre Bir-Hakim.

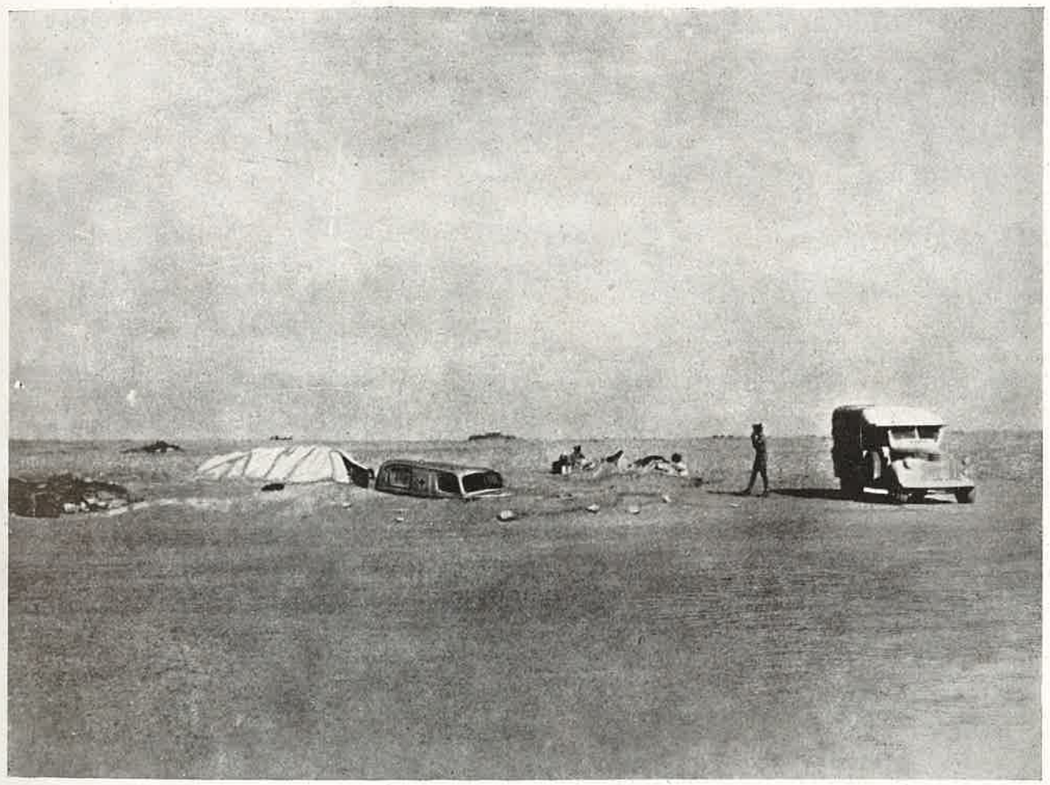
Au nord de la position, la région comprise dans le V entre les champs de mines devient de plus en plus difficile à parcourir pour nos patrouilles. L'une d'entre elles qui avait pu parvenir jusqu'en un point où les Allemands avaient déminé et établi un passage a observé un trafic intense. L'officier qui commandait la patrouille a rendu compte au Général qu'il avait vu deux canons de 155 sur tracteur allant vers l'Est. Nous entendrons certainement leur voix demain et peut-être la voix de quelques autres aussi. En même temps l'infanterie ennemie appuyée tantôt par des chars, tantôt par des canons portés, effectue des reconnaissances dont l'objet doit être de tâter les défenses de la position et de découvrir le point vulnérable.

VENDREDI 5 JUIN :

Plusieurs événements à signaler cette nuit. D'abord un convoi britannique a réussi à traverser les lignes ennemies. Des camions ont apporté des munitions dont nous avons besoin, car les réserves s'usent vite à la cadence à laquelle travaillent nos batteries qui doivent exécuter sans interruption des tirs d'interdiction et de harcèlement sur tout le pourtour de la position.

Ensuite, vers trois heures, le ciel, vers le Nord, s'est embrasé de grandes lueurs et le sol s'est mis à trembler à tel point que certains ont cru à une attaque massive de chars contre la place. Une grande bataille d'unités blindées se déroulait qui a duré jusqu'à l'aube.

Enfin, à quatre heures, le Général Rommel a fait, une fois de plus, une tentative d'intimidation. Comme le remarqua plaisamment un officier, la cote de la brigade montait. Après de simples parlementaires chargés de « signifier » une sommation, l'ennemi avait chargé des « émissaires » d'apporter une missive signée de la main du Général Rommel. Il envoyait maintenant un « plénipotentiaire » avec mission de traiter de la reddition de la place. Ce plénipotentiaire était un officier Allemand qui se présenta à la porte Est. Un légionnaire originaire d'Allemagne y était de garde. Il commença par demander assez rudement et en allemand à l'officier ennemi ce qu'il voulait « Is there somebody who speaks english here ? » demanda dignement le plénipotentiaire. « Moi, répondit l'officier qui commandait le poste, et les ordres du général sont de ne recevoir aucun envoyé ennemi. Veuillez vous retirer ». Assez nerveusement l'officier allemand sortit un papier de sa poche dont il lut rapidement le texte qui était en anglais. Peut-être, le Général Rommel craignait-il que ses premières sommations, l'une exprimée en italien, l'autre rédigée en allemand, n'eussent pas été comprises par le commandant de cette garnison de Bir-Hakim qui faisait preuve d'un entêtement vraiment incompréhensible. Ayant lu son message, l'officier remonta dans l'automobile avec laquelle il était venu ; effectuant un malencontreux demi-tour il passe sur une mine qui saute. Dans la fumée de l'explosion qui se dissipe on voit sortir de la voiture fortement endommagée l'officier qui semble indemne et repart vers ses lignes sans demander son reste : « Tu as quatre kilomètres à marcher, lui crie en allemand la sentinelle ; ça t'apprendra à venir réveiller les gens à pareille heure ».



LE P.C. DE LA BRIGADE A BIR-HAKIM

A sept heures, le bombardement d'artillerie

recommence et aujourd'hui, aux pièces de petits calibres se mêlent les batteries de 155. Des officiers d'un bataillon de légion sortaient du mess après avoir pris leur breakfast : « Encore une bombe à retardement », dit l'un d'eux. Quelques minutes après, même scène, mais cette fois la détonation avait été précédée

APRÈS LA SORTIE

d'un bruit rappelant celui d'un train passant dans le lointain. Les bombes à retardement étaient des obus de 220. L'artillerie de Bir-Hakim qui ne comportait que des 75 était incapable de répondre. Mais elle n'était pas pour cela inactive, bien au contraire. Les salves de nos batteries se suivaient l'une après l'autre. On entendait les coups de départ et quelques instants après les coups d'arrivée qui éclataient sur les crêtes à l'entour. Tous les véhicules ennemis qui tentaient de s'approcher étaient instantanément pris à partie. Nos batteries faisaient place nette dans un rayon de cinq kilomètres à l'extérieur des champs de mines. A distance respectueuse on pouvait observer une circulation intense et des concentrations de véhicules ennemis dont le nombre allait, sans cesse grandissant. Méthodiquement les artilleurs adverses qui disposaient d'excellents postes d'observation avaient repéré nos batteries et ajusté leurs tirs. Nos pièces étaient continuellement prises à partie.

Dans ce duel inégal les artilleurs français se battent avec un magnifique sang-froid et un total mépris du danger. Debout derrière les canons, les officiers chefs des batteries donnent tranquillement leurs ordres qu'ils crient dans un porte-voix aux servants qui manœuvrent leurs pièces inlassablement malgré les éclatements incessants des obus ennemis de gros calibre. Souvent les Allemands emploient des fusants et le projectile éclate dans un nuage de fumée noirâtre au-dessus des batteries qui sont aspergées de schrapnells. Mais les 75 français tirent, tirent toujours.

L'ennemi a effectué des reconnaissances nombreuses vers l'Est et le Sud. Appuyée par quelques chars, son infanterie est venue s'établir à environ 1.500 mètres de la limite du champ de mines en face du « fort ».

Ce « fort » est marqué sur les cartes italiennes qui le qualifient pompeusement de « Ridotto ». En fait ce n'est qu'une bâtisse en ruine, un bâtiment de quelques pièces qui abritait avant la guerre le peloton d'askaris, commandé sans doute par un sergent européen dont la mission était d'assurer la police de ce coin du désert. Quelques créneaux au haut de la tour de guet et quelques rouleaux de fil de fer barbelé pouvaient peut-être servir à déjouer

les intentions hostiles de quelques nomades ; dans des opérations de guerre moderne, ces défenses ne sont d'aucune utilité.

Les avions ennemis ne se sont point montrés aujourd'hui à l'exception d'un seul appareil d'observation qui volait extrêmement haut et qui travaillait probablement en liaison avec l'artillerie adverse pour le réglage de ses tirs.

SAMEDI 6 JUIN :

L'ennemi a déclenché aujourd'hui sa première attaque. Elle a débuté à onze heures trente par une intense préparation d'artillerie. Après avoir copieusement arrosé d'obus de tous calibres toute la position, les batteries adverses ont concentré leurs tirs sur le secteur Sud, et vers treize heures, l'infanterie a attaqué en direction du fort. On entend maintenant le crépitement des armes automatiques se mêler aux sifflements des obus qui pleuvent sans arrêt de tous côtés. Pour les 105 et les 88, il est impossible de distinguer le coup de départ du coup d'arrivée, mais pour les gros calibres on entend nettement la détonation sourde du canon puis un long sifflement et l'éclatement de l'obus quelques secondes après. Le bruit de la bataille continue sans interruption ; les groupes de fantassins tentent vainement de progresser dans la plaine au Sud sous le barrage des 75 et des mortiers qui doivent infliger de lourdes pertes à des assaillants qui avancent en terrain plat et découvert.

POSITIONS DE COMBAT

Exceptionnellement, le ciel est gris, et il fait très frais ; c'est une chance pour les attaquants.

A dix-sept heures, le tonnerre de l'artillerie s'est subitement interrompu et un silence de plomb s'est étendu sur Bir-Hakim ; un silence impressionnant et qui paraît irréel. Dix minutes plus tard, le vacarme reprend aussi soudainement qu'il avait cessé et le bruit de la bataille se déchaîne à nouveau avec violence. Les assaillants avaient montré des drapeaux blancs et, à la faveur de cette trêve de dix minutes, leurs ambulanciers étaient venus ramasser les blessés dans la plaine. Vers huit heures du soir, les attaquants firent un nouvel et inutile effort pour prendre pied dans la position. Ils avaient partout été repoussés.

Dans la fin de l'après-midi, la présence de colonnes ennemies a été signalée sur les crêtes du Sud-Ouest. L'étreinte se resserre.

Après une telle journée, le calme de la nuit paraît merveilleux. L'artillerie se tait et l'on n'entend que de loin en loin quelques rafales d'armes automatiques. Tout autour de Bir-Hakim, un feu d'artifice de fusées vertes, blanches, rouges, montent continuellement dans le ciel sans lune qui fourmille d'étoiles. Pourtant, ce calme de la nuit n'était qu'apparent. Dans l'obscurité le combat continuait, plus silencieux, mais aussi âpre. Des patrouilles devaient surveiller constamment les abords extérieurs des champs de mines dont des détachements ennemis tentaient de s'approcher pour déminer et préparer un passage pour faciliter l'assaut. Pendant la nuit également se faisaient les distributions d'eau, de vivres et de munitions aux diverses unités et leur répartition parmi les hommes. Ainsi après une journée de combats, la nuit n'apportait pas le repos qui eût été nécessaire et alors que l'ennemi pouvait à chaque moment mettre en lignes des troupes fraîches, les défenseurs de Bir-Hakim ne pouvaient jamais se reposer de leurs fatigues.

DIMANCHE 7 JUIN :

Alors qu'on pouvait s'attendre à une nouvelle attaque, cette journée dominicale a été relativement très calme à part un retour des Stukas après deux jours d'absence et quelques tirs d'artillerie. Des concentrations ennemies de plus en plus nombreuses s'installent sur les crêtes au Sud-Ouest. Dans l'après-midi vingt automitrailleuses et ensuite vingt chars se sont livrés à une sorte de carrousel dans l'Ouest, fonçant soudainement vers le camp, s'arrêtant à deux kilomètres de distance, revenant en arrière puis défilant à toute vitesse le long de la face Ouest en

tirant de toutes leurs pièces sur la position. Il s'agissait clairement d'une ruse : les Allemands espéraient que nos pièces anti-chars ouvriraient le feu sur les voitures blindées, dévoilant ainsi le dispositif de défense. L'ennemi en a été pour ses frais ; ses démonstrations et ses tirs n'ont amené aucune réaction des canons de Bir-Hakim.

Au cours de la journée, les patrouilles qui opéraient encore dans la région du « V », au Nord, ont dû rentrer dans la position. L'investissement est devenu complet. La 90e division d'infanterie de l'Afrika Korps et la division « Trieste » encerclent Bir-Hakim de tous côtés. Aux quatre points cardinaux des batteries sont installées.

Sur la carte du 3e bureau de l'Etat-Major où les positions ennemies sont marquées en rouge et les positions alliées en bleu, Bir-Hakim parait, en bleu, être le centre tout petit d'un grand halo rouge qui s'étend circulaire tout autour; à l'extérieur du second cercle rouge, un troisième demi-cercle bleu indique que la huitième armée contient du Sud au Nord, en passant par l'Est, la poussée ennemie qui semble concentrer ses efforts à broyer le noyau bleu en son centre ; les efforts du commandement allié pour passer le halo rouge ont échoué ; avec chaque jour qui passe on sent, à Bir-Hakim, que l'étau se resserre. Cette sensation d'encerclement est désagréable mais néanmoins, malgré la fatigue des combats qui durent depuis douze jours, chacun garde intactes son énergie et sa volonté de résistance. L'assaut final ne peut plus tarder ; l'ennemi a pris ses dispositions, installé ses batteries, et au cours de ses attaques précédentes il a reconnu le secteur d'approche le plus facile, la face Nord-Ouest.

Cinq soldats allemands qui conduisaient des ambulances ont été faits prisonniers dans l'après-midi. Ils ont été interrogés par un officier d'état-major. Leur moral n'est guère brillant. Ce sont des garçons très jeunes. Arrivés en Libye au mois de mai, ils souffrent du climat. L'un se met à pleurer. L'autre dit avec une évidente satisfaction : « Pour nous, la guerre, c'est fini ». Leur attitude contraste avec celle des prisonniers faits précédemment, celle des officiers surtout qui sont volontiers arrogants et affectent de ne pas douter de la victoire finale de l'Allemagne. En général tous sont surpris de trouver des Français et encore plus, d'être traités avec une parfaite correction.

LUNDI 8 JUIN :

Un convoi est arrivé ce matin à 4 heures. Les camions étaient conduits par des chauffeurs français d'une unité de train ; tous volontaires pour cette mission. Le convoi a apporté des munitions ; il y avait aussi deux camions-citernes qui permettront d'aligner la brigade en eau jusqu'au onze juin sur la base de deux litres par homme et par jour. C'est peu quand il faut combattre toute la journée en plein soleil, dans la chaleur du désert en été. Le rationnement de l'eau est particulièrement pénible pour les tirailleurs noirs qui sont habitués à boire beaucoup. Chacun doit donner à la cuisine un litre sur les deux qui lui sont alloués. Il reste un litre, — quatre quarts d'eau, — pour étancher la soif pendant douze longues heures. Le manque d'eau commence aussi à se faire sentir au groupe sanitaire où une grande consommation est faite pour le lavage des blessures. Bientôt il deviendra impossible de refaire les pansements aussi fréquemment qu'il le faudrait.

Ce n'est pas seulement l'eau qui devient rare ; il va falloir aussi économiser les munitions ; on comptait sur soixante-dix camions ; trente seulement ont pu passer et au prix de mille difficultés après avoir été mitraillés au passage des postes ennemis. Le convoi de cette nuit sera sans doute le dernier. Une brume assez épaisse recouvre Bir-Hakim. C'est une vision réconfortante que celle de ces grands véhicules qui passent un peu fantomatiques dans le brouillard.

7 h. 30. — La brume s'est dissipée et l'attaque commence. Un bombardement massif par soixante Junker 88 en a donné le signal en même temps que se déchaînaient les tirs d'artillerie qui ne vont pas cesser jusqu'au soir. Tout le camp est soumis méthodiquement à une préparation intensive. A dix heures du matin, l'infanterie appuyée par des chars attaque sur le Nord-Ouest. Cet assaut est contenu, et deux chars sont détruits. Des groupes de chasseurs de la R. A. F. ont assailli à plusieurs reprises à la bombe et à la mitrailleuse les forces ennemies, déclenchant de violents tirs de canons anti-aériens. Le bruit des bombes qui explosent dans les lignes adverses est doux aux oreilles des hommes de la brigade soumis à une avalanche de mitraille qu'ils doivent supporter sans pouvoir répondre par suite de la portée insuffisante de l'artillerie. A treize heures nouveau bombardement par soixante Junker 88 ; le bombardement est le signal de la reprise de l'attaque ; des chars arrivent jusqu'au bord du champ de mines ; deux, touchés, se mettent à brûler, les autres se retirent. Simultanément, une attaque était déclenchée au Sud contre le fort ; elle fut contenue. A dix-huit heures, les soixante Junker 88 reviennent pour la troisième fois ; l'ennemi lance une dernière attaque d'une extrême violence, mais cette fois encore sans résultat. Bilan de la journée : les assaillants se sont emparés de notre observatoire d'artillerie au Nord-Ouest. Ses défenseurs se sont battus jusqu'au bout et se sont fait tuer sur place. Un char a été détruit au cours du combat. Les douze dernières heures ont coûté cher en munitions et plusieurs de nos canons ont été endommagés, mais l'artillerie s'est couverte de gloire. Un officier d'infanterie coloniale commandant les unités en position sur la face Nord-Ouest, qui comprend notamment des Tirailleurs noirs de l'Afrique Equatoriale Française, après un assaut ininterrompu de l'ennemi pendant treize heures et qui arrivait au Poste de Commandement du Général, la figure grise de poussière dans laquelle les yeux bleu clair brillaient étrangement, a déclaré en entrant : « Je ne dirai jamais plus de mal des artilleurs ». La journée a été très dure. Le sol de Bir-Hakim est parsemé de trous et de cratères de toutes dimensions entourés des marques noirâtres laissées par la fumée de la poudre ; la terre est jonchée de morceaux de ferraille déchiquetés, Plusieurs véhicules ont les tôles des carrosseries ou des capots trouées par les éclats d'obus ; par endroits des carcasses noircies et tordues de camions incendiés fument encore.

MARDI 9 JUIN :

Les tirs d'artillerie ont repris le matin et le bombardement habituel par les soixante avions a eu lieu à huit heures trente. A midi trente, reprise de la

BOMBARDEMENT

préparation d'artillerie ; les batteries de 75 sont plus particulièrement visées par les pièces de gros calibre. A treize heures un bombardement par soixante Junker 88 donne le signal d'une attaque générale sur tous les fronts. Plusieurs chars appuient l'infanterie qui ne peut réussir à avancer, excepté vers le Nord où, par suite de la perte de l'observatoire, notre artillerie ne peut intervenir efficacement. L'ennemi progresse soutenu par dix chars et arrive jusqu'au champ de mines. Par moments le combat devient du corps à corps. Une compagnie de la légion doit intervenir avec ses Brenn Carriers ; une automitrailleuse et un camion portant un canon de 77 sont détruits et incendiés. Un jour de plus pendant lequel les défenseurs de Bir-Hakim auront tenu sans faiblir.

Au coucher du soleil, retour des soixante Junker 88 dont les bombes tombent sur l'ambulance chirurgicale légère et le groupe sanitaire qui pourtant avaient été déplacés pour se trouver à l'écart et dans un endroit nettement visible et délimité par des drapeaux à Croix Rouge. Une bombe tombe sur le camion installé en salle d'opération, qui est détruit. Une autre dans une tente où se trouvaient vingt grands blessés. Tous sont tués, déchiquetés au point qu'il est impossible d'identifier les corps.

Dans l'après-midi, le Général a fait porter aux unités le message suivant :

« Nous remplissons notre mission depuis 14 nuits et 14 jours. Je demande que ni les cadres ni la troupe ne se laissent aller à la fatigue. Plus les jours passeront, plus ce sera dur : ceci n'est pas pour faire peur à la première Brigade Française Libre.

« Que chacun bande ses énergies ! L'essentiel est de détruire l'ennemi chaque fois qu'il se présente à portée de tir ».

« Le Général de Brigade
Kœnig,
Cdt la 1re Brigade Française
Indépendante ».

Au milieu de la bataille, il règne au poste de commandement du Général une atmosphère de calme. De minute en minute les coups de téléphone se succèdent, donnant des renseignements sur l'évolution du combat. D'une voix mesurée, pleine d'énergie et de sérénité apparente, même aux moments les plus critiques, le Général donne ses ordres. Le commandement est difficile en raison des avaries constantes qui mettent les services de transmissions hors d'état de fonctionner. Les obus, les bombes coupent les fils des téléphones qui courent sur le sol; inlassablement sous le bombardement intense, les hommes de la compagnie des transmissions circulent, réparant les lignes. Entre temps, des motocyclistes assurent les liaisons, portant les plis à travers le camp au milieu des obus qui éclatent.

Malgré le courage de tous, en cette fin de journée, les forces de résistance commencent à s'épuiser. Depuis quelques jours on ne s'alimente plus régulièrement. Quand ils le peuvent, les hommes ouvrent une boîte de corned-beef qu'ils mangent avec des biscuits. Les visages amaigris, aux traits tirés, portent les marques d'une fatigue grandissante. Les réserves

d'eau seront épuisées dans quarante-huit heures. L'ambulance chirurgicale légère a été détruite et les blessés ne peuvent plus être opérés.

A 17 heures, le commandement allié a fait demander au Général Kœnig dans quelles conditions il serait possible d'évacuer la garnison de Bir-Hakim qui devait tenir en principe dix jours au maximum et tient en fait depuis quatorze, et dont la résistance n'est plus essentielle pour le développement général du plan de bataille. L'évacuation ce soir même aurait été souhaitable. Certaines raisons techniques la feront remettre à demain. Le Général Kœnig, devant l'obligation de tenir 24 heures de plus, a demandé l'aide maxima de la Royal Air Force et des brigades établies au Sud-Ouest.

MERCREDI 1o JUIN :

Le Général a décidé, ce matin, sur l'ordre du commandement britannique, d'évacuer Bir-Hakim la nuit suivante. Les Allemands lancèrent de violentes attaques avant midi. Une de ces attaques particulièrement dangereuse fut brisée par l'action des chasseurs de la Royal Air Force qui, volant en rase motte, mitraillèrent les assaillants. La résistance de Bir-Hakim devait exaspérer l'ennemi. A treize heures, cent Stukas vinrent en un seul vol lâcher sur le secteur Nord de la position 5o tonnes de bombes. D'immenses colonnes de fumée et de poussière obscurcissaient le ciel tandis que l'infanterie attaquait sans relâche dans le Nord. Deux chars parvinrent à pénétrer dans la position. L'un fut détruit, l'autre battit en retraite. Les batteries ennemies à l'Est durent à un moment cesser de tirer sur Bir-Hakim pour répondre aux batteries de la brigade anglaise qui les attaquaient. Mais du Nord, de l'Est et du Sud, le feu de l'artillerie restait aussi violent. Toutes les pièces disponibles, tous les calibres étaient utilisés jusqu'aux mitrailleuses qui effectuaient des tirs indirects et aux canons anti-chars de petits calibres dont les obus construits pour éclater en rencontrant un blindage ricochaient sur le sol sans exploser.

A 17 heures, l'ordre d'évacuation a été communiqué à la brigade. Les ordres du Général Kœnig sont que la garnison, brisant l'encerclement, s'ouvrira au travers des lignes ennemies et de vive force un chemin, les armes à la main. La nouvelle fut accueillie avec une satisfaction générale. Depuis huit jours les nerfs étaient soumis à une rude épreuve. Les effets des bombardements aériens et la fatigue des combats commençaient à se faire sentir et la sensation étouffante de l'encerclement était devenue insupportable. On savait que la sortie serait une opération risquée et difficile, mais ces risques, tous étaient prêts à les prendre avec joie plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi ou de succomber devant un assaut massif qui trouverait la garnison privée de l'eau et des munitions indispensables pour continuer la défense de la place.

LA NUIT DU 1o AU 11 JUIN :

Encerclés de tous côtés par l'ennemi dont les lignes sont établies maintenant à une distance qui par endroits n'excède pas 3oo mètres de la limite extérieure des champs de mines, la garnison de Bir-Hakim ne peut pas quitter la place sans combat. Il lui faudra se frayer un chemin au travers des lignes ennemies après avoir traversé ses propres champs de mines dans lesquels un passage doit être aménagé. Les ordres du Général Kœnig sont de déminer près de la porte, Sud, un passage de 2oo mètres de large. L'infanterie à pied devra se porter en avant pour ouvrir une brèche dans les lignes ennemies par laquelle passeront les véhicules qui doivent marcher sur cinq files de front. La sortie se fera à onze heures du soir. En silence, car il ne faut pas donner l'éveil à l'ennemi, la brigade prépare son départ. A 18 heures, cent vingt Stukas ont effectué un dernier bombardement et l'infanterie a repris ses attaques jusqu'à la tombée de la nuit. Le crépuscule s'assombrit sur Bir-Hakim. En plusieurs endroits, des incendies rougeoient. Ce sont des véhicules qui brûlent. Le dialogue dramatique entre notre artillerie et celle de l'ennemi reprend encore par moments. Plus des deux tiers des canons de 75 endommagés ne tirent plus et les munitions sont presque entièrement épuisées. Cependant de temps en temps on entend encore les claquements secs des canons français. Une batterie, dont trois canons sur quatre ont été réduits au silence, tire encore successivement dans trois directions avec le dernier canon en état de fonctionnement. Le 75 a mérité au cours de ce siège son surnom de « rageur ». Au moment où le tir cessera, vers vingt deux heures, il reste en tout dans les caissons vingt-deux obus. Or, l'on tirait en moyenne 3.ooo coups par jour : Bir-Hakim a résisté jusqu'à l'extrême limite.

Dans la nuit tombante, chacun s'affaire. Les ordres sont formels : rien ne doit tomber aux mains de l'ennemi ; tout ce qui ne peut pas être emporté doit être détruit. Les camions, les voitures endommagées sont brisées, écrasées à coup de masses. Les bidons d'essence sont percés à coup de pioche, car en les enflammant on risquerait de donner l'éveil à l'ennemi. Les tentes sont lacérées ainsi que les paquetages. Le matériel de cuisine, la vaisselle dans le mess, brisés en morceaux. Ceux qui étaient tombés glorieusement face à l'ennemi furent enterrés et une croix plantée sur les tombes. Vers dix heures, les moteurs tournant au ralenti, les véhicules se forment en files et vont se placer près de la porte Sud par où doit s'effectuer la sortie.

Personne ne parle, personne ne fume. Dans le Secteur Nord-Ouest où les avant-postes allemands

sont établis au contact de nos propres tranchées, deux compagnies restent sur place, faisant croire que la résistance continue.

A côté des véhicules, formés en lignes, passe maintenant l'infanterie à pied qui va tailler le chemin au travers des lignes ennemies. A minuit, les premiers véhicules s'engagent dans le passage ouvert dans le champ de mines. Le génie n'a pas eu suffisamment de temps pour le faire de la largeur prévue et les véhicules en peuvent passer qu'en file par un. Les postes de guet adverses ont maintenant entendu le bruit des moteurs. Une fusée verte monte, puis une fusée blanche éclairante et une fusée rouge. Des points lumineux rayent la nuit. C'est une rafale de mitrailleuses avec ses balles traceuses. On aperçoit à travers le terrain vaguement blanchâtre du champ

BOMBARDEMENT PAR STUKAS

de mines la ligne des véhicules qui dans la lueur blafarde des fusées a l'air d'une file de fourmis sur du sable. Sur cette ligne convergent des faisceaux de points lumineux qui semblent des feux follets multicolores. Les armes automatiques, les bredas, les canons à tir rapide tirent sur la colonne. Le silence du début a fait place au bruit du crépitement des mitrailleuses, de l'éclatement des obus, des détonations des mines qui sautent sous le poids des véhicules dont les conducteurs s'égarent ou essayent de se frayer un passage plus rapide en doublant la colonne.

Quelques camions avaient pris feu et la lumière rouge des flammes éclairait par places la file des véhicules. Les unités d'infanterie s'étaient ruées à l'attaque des postes ennemis. C'était une étrange mêlée où par endroits nos soldats se trouvaient côte à côte avec des soldats ennemis. On se reconnaissait par le couvre-chef : casque pour les Français, casquette pour les Allemands. Un officier a chargé successivement avec son brenn carrier trois bredas.

Il en a écrasé deux sous les chenilles du brenn, achevant les servants à coups de grenade. A la troisième il a été tué d'un obus qui éclata en plein contre le côté du brenn carrier. Vers trois heures du matin, l'ennemi occupait des lignes formant un triple barrage d'armes automatiques ; la colonne ne progressait que lentement. Il apparaît que la sortie ne pourra pas se dérouler suivant le plan prévu. Le Général donne l'ordre aux brenns de se jeter en avant et aux véhicules de s'élancer à leur suite dans une véritable charge. Lui-même fonce, le premier, montrant la route à suivre. Au volant de son automobile se trouve son chauffeur, une conductrice anglaise, la seule femme qui aura vécu le siège et la sortie de Bir-Hakim. Un certain nombre de véhicules passent, le reste de la colonne suit plus lentement. Les camions roulaient l'un derrière l'autre. Par moment il fallait stationner sur place et les mitrailleuses ennemies tiraient toujours et leurs balles traceuses dessinaient sur le sol un réseau lumineux qui, joint aux fusées et au rougeoiement des incendies, faisait un extraordinaire spectacle. Autour des camions passaient des hommes à pied qui se plaquaient contre le sol quand une rafale de balles sifflait. Les conducteurs des voitures, eux, ne pouvant quitter leurs volants demeuraient stoïques à leur poste. Dans la nuit on entendait les appels des blessés qu'il fallait charger sur les camions, tout cela dans une obscurité profonde. Peu à peu la colonne avançait sous le feu intense vers la sortie du champ de mines. Là, la route devenait libre et il était possible de foncer à travers le dernier barrage ennemi. Quelques kilomètres plus loin était le lieu de rendez-vous avec un détachement de la brigade anglaise qui se trouvait au Sud-Ouest de Bir-Hakim. Il était marqué par trois feux rouges.

Vers trois heures du matin, les deux compagnies qui tenaient la position au Nord-Ouest se sont repliées, mais les Allemands ignorent encore qu'il n'y a plus personne en face d'eux et que la position a été évacuée. Ce n'est que le onze au matin qu'ils pénètreront dans Bir-Hakim, après un bombardement aérien massif, celui-là bien inutile car tout ce qu'ils bombardent ce sont des trous abandonnés et des

carcasses de véhicules détruits ou à demi calcinés.

Le jour va se lever. Un brouillard assez épais recouvre le sol. Plusieurs ayant passé les lignes ennemies et ne pouvant trouver le point de rassemblement, craignant d'être faits prisonniers par des patrouilles allemandes, préfèrent faire route au Sud puis à l'Est, traversant des régions où il n'y a aucune force adverse. A cinq heures l'évacuation est terminée.

JEUDI 11 JUIN :

A cinquante kilomètres au Sud-Est de Bir-Hakim, les éléments de la Brigade se regroupent. L'air est si pur, le ciel si bleu, le désert si calme et plein de silence, qu'on se demande si ces derniers jours ont été véritablement vécus ou s'ils étaient un cauchemar.

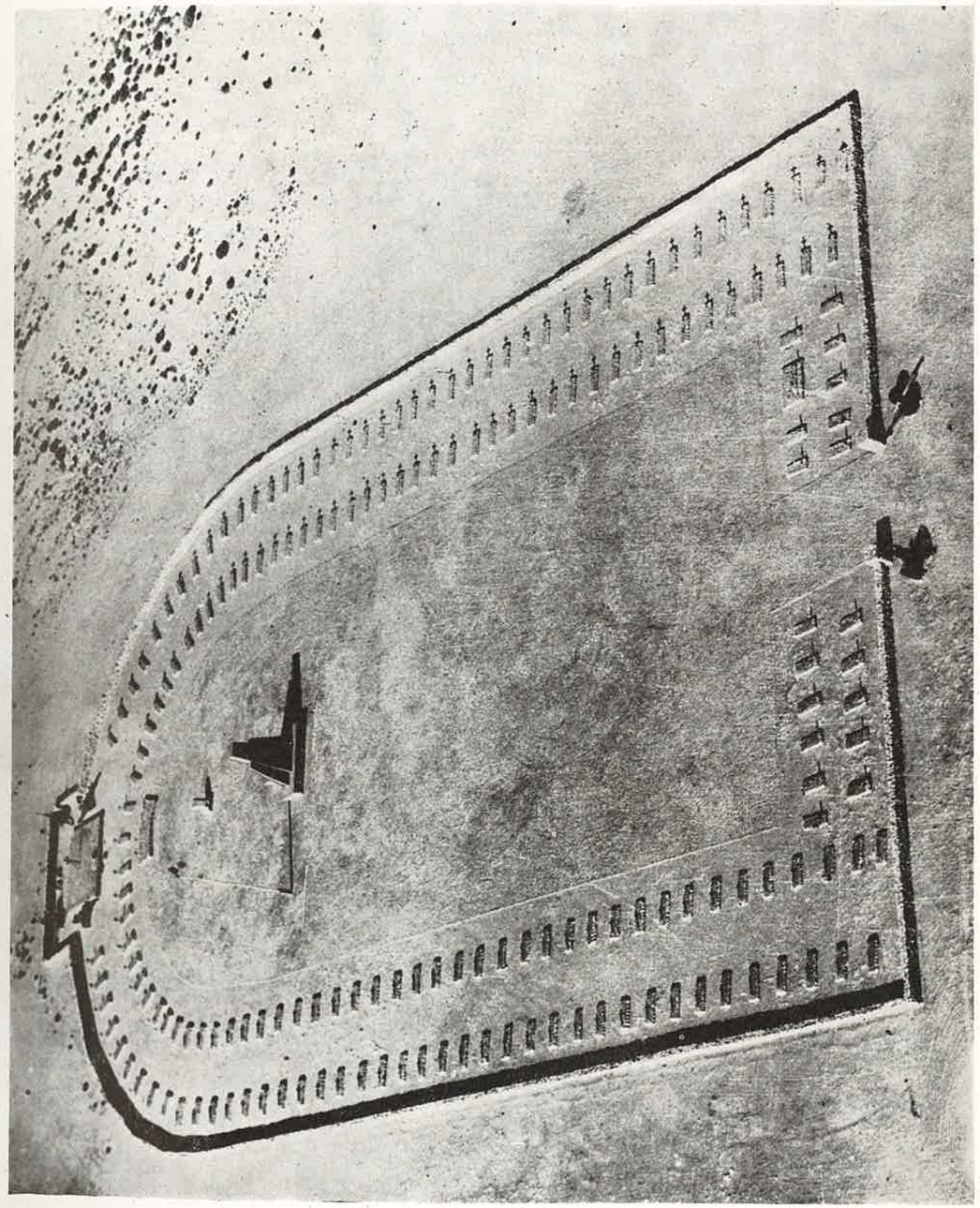
Le Général Kœnig a arraché à l'encerclement des forces germano-italiennes les deux tiers des effectifs de sa brigade qui ramène ses blessés et une partie de son matériel, et ceci par une opération pleine d'audace et qui a réussi, en partie, grâce au fait que l'ennemi fut complètement surpris. Et aussi on ne rendra jamais assez hommage au courage de ceux qui, beaucoup au sacrifice de leur vie, ont attaqué sans relache les postes ennemis qui tiraient sur la colonne. Ils sont les héros des combats furieux qui se déroulèrent pendant cette nuit dramatique du 10 au 11 juin. On peut le dire : de vive force, la brigade du Général Kœnig s'est ouvert, les armes à la main, un passage au travers des lignes ennemies serrées et profondes. Cette concentration des forces de l'adversaire, concentration qui fut réalisée dans l'après-midi du Jeudi 10 Juin semble indiquer que l'assaut final devait être donné contre Bir-Hakim le 11 Juin au matin. Cet assaut, la garnison n'aurait peut-être pas été en état de le contenir, faute de munitions et d'eau. La sortie fut faite au dernier moment où elle demeurait encore possible. Elle a été le couronnement de la brillante résistance que la première Brigade des Forces Françaises Libres a opposée à Bir-Hakim à un ennemi supérieur en nombre et en armement pendant quinze jours et quinze nuits.

LE BILAN

Le haut commandement avait prévu que la place de Bir-Hakim devait résister éventuellement un maximum de dix jours. La résistance se prolongea pendant quinze. La garnison était de 3.600 hommes. Elle fut attaquée par une division blindée puis par deux divisions motorisées, la 90e division allemande et la division italienne motorisée « Trieste ». Il y avait à Bir-Hakim un régiment de 75. L'ennemi disposait d'au moins quatorze batteries avec des canons de 155 et de 210. Il n'y avait à Bir-Hakim aucun engin blindé. La D. C. A. était assurée par 18 canons Bofors dont douze servis par des fusiliers marins et six par des soldats britanniques.

Les pertes infligées à l'ennemi furent les suivantes : 50 chars, 11 automitrailleuses, 5 canons portés, 7 avions. La brigade fit 125 prisonniers allemands dont un officier et 154 prisonniers italiens dont 9 officiers.

Les pertes du côté français furent les suivantes : 900 tués, blessés, disparus ou prisonniers, dont 600 au cours des combats de la nuit du 10 au 11 Juin ; 40 canons de 75 détruits, 8 canons Bofors, 5 canons de 47 et 250 véhicules.



VUE AÉRIENNE DU CIMETIÈRE DE BIR-HAKIM

ORDRE GÉNÉRAL

du Général de Brigade Kœnig

EN DATE DU 15 JUIN 1942

ORDRE GÉNÉRAL N° 1

Officiers, Sous-officiers, Hommes de troupes de la première Brigade des Forces Françaises Libres :

Vous aviez reçu la mission de tenir sans faiblir la position de Bir-Hakim, bastion Sud de la défense en Libye.

En quinze jours de combats presque ininterrompus, vous avez décimé des forces importantes ennemies d'infanterie, détruit au canon 50 chars, 15 voitures blindées, de nombreux véhicules de tous modèles, abattu sept avions et capturé au cours de vos sorties 154 prisonniers italiens et 125 prisonniers allemands.

Mis en rage par votre défense agressive qui déjouait ses plans, l'ennemi augmentait sans cesse les forces destinées à vous exterminer et pendant les trois derniers jours, ses attaques menées avec des troupes fraîches se multipliaient, ses tirs d'artillerie augmentaient d'intensité, ses attaques aériennes prenaient une ampleur inaccoutumée : la dernière, menée le dix au soir, comprenait six vagues de vingt bombardiers lourds.

Par trois fois, il m'avait sommé de rendre la place, pour éviter, paraît-il, notre destruction. Mais j'étais sûr de vous. J'ai répondu courtoisement mais fermement à la première sommation par un refus. Je n'ai même pas répondu aux deux autres, et il s'est couvert de ridicule.

Car, lorsque notre mission a été terminée, le Général Commandant la VIII[e] Armée Britannique m'a donné l'ordre de rejoindre son armée.

Dans la nuit du 10 au 11 Juin, la Première Brigade s'est ruée, les armes à la main, sur les lignes d'investissement ennemies, les a percées après un combat furieux de quatre heures. Elle est rentrée avec 75 % de ses effectifs, de son armement et de son matériel, 200 de ses blessés, laissant derrière elle, au moment du départ, ses positions intactes.

Bir-Hakim est une victoire française.

Je salue nos morts, nos frères d'armes tombés dans les combats et dont le souvenir très pieux nous soutiendra dans nos luttes prochaines.

Le Général de Brigade Kœnig,
Cdt la I[re] Brigade Française Libre.

LA GUERRE DE LIBYE

CONFERENCE faite au Grand Palais à PARIS, le 27 octobre 1945, par le Lieutenant-Colonel de SAIRIGNÉ, qui se distingua à Bir-Hakim où il commandait la Compagnie Lourde du 2[e] Bataillon de la 13[e] Demi-Brigade de Légion Etrangère, et qui tomba glorieusement à l'ennemi en Indochine, le 1[er] mars 1948, comme Commandant de la 13[e] Demi-Brigade de Légion Etrangère, à l'âge de trente-cinq ans, Commandeur de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération, Croix de Guerre avec 9 palmes.

Cette voix d'outre-tombe est qualifiée entre toutes pour nous conter cette guerre du désert.

C'est avec plaisir que j'ai accepté aujourd'hui de vous parler de BIR-HAKIM et de EL ALAMEIN ; ce sont des bons souvenirs en effet pour un Soldat qui aime son métier que cette guerre du Désert exempte de toutes les souillures qu'apportent les combats dans nos pays européens. Là, pas de civils à massacrer, pas de villes à raser, pas de souvenirs du passé à détruire, pas même de sites naturels à déshonorer. L'éclatement d'un obus soulève quelques brins de sable bien vite remis en place par le vent. Dans le désert, tout se passe entre hommes qui s'affrontent à visage découvert, en short et le torse nu, sous le soleil, loin de toutes les contingences qu'apporte la civilisation. Les combats eux-mêmes ne sont pas très meurtriers : plus que le choc brutal, c'est la manœuvre qui décide. Par contre, la technique est reine, toute faute se paie ; malheur à celui qui navigant mal manque l'infime ouverture de la citerne qu'il cherche, ou à celui dont le véhicule tombe en panne sans que le voisin l'ait aperçu, malheur au Commandant d'unité qui a groupé ses voitures pour donner ses ordres et qui se fait surprendre par une escadrille de chasseurs ou une patrouille de chars.

Il semble qu'on abuse parfois de l'image qui compare le désert à l'océan: rien n'est cependant plus vrai, en guerre surtout. Même immensité, même absence de repères, même impossibilité de ravitaillement : comme des escadres, les convois autos se déplacent d'un port à l'autre, navigant au compas, faisant le point sur les étoiles, manœuvrant très dispersés aux ordres d'innombrables postes radio.

Comme la mer, le désert a ses tempêtes : tempêtes de sable infiniment dangereuses car elles tuent le matériel mal protégé ou l'imprudent qui, s'étant écarté de quelques mètres, ne retrouve plus sa réserve d'eau.

Ces campagnes de Libye ont été, vous le savez, caractérisées par un mouvement de va-et-vient qui paraît étrange. Etudions-en rapidement les raisons qui découlent des caractéristiques du terrain et des Armées :

1°) Les effectifs ont toujours été faibles, chaque parti n'ayant jamais disposé de plus de deux ou trois divisions blindées et de trois ou quatre divisions d'infanterie ;

2°) Les distances sont énormes: 2.500 kilomètres entre TRIPOLI et LE CAIRE, bases respectives des deux armées. Une seule route le long de la côte, très peu de possibilités de transport par mer, par suite de la pénurie de moyens maritimes;

3°) Imaginons les deux partis en présence à mi-chemin, vers TOBROUK par exemple, chacun doit assurer ses communications sur plus de 1.000 kilomètres, menacé à tout moment d'être coupé par des commandos venus par la mer ou le désert.

Le vainqueur sera condamné à avancer et donc à allonger sa ligne de communication; tout ce qu'il est obligé de sacrifier pour l'assurer, son adversaire, qui a reculé, le gagne au contraire. Au bout de peu de temps l'équilibre que le combat a rompu est rétabli sans combat.

En janvier 1941, Rommel a été repoussé jusqu'au fond de la Grande Syrte, il reprendra brusquement l'offensive, bousculant les deux divisions que les Britanniques ont réussi à faire vivre aussi loin de leurs bases; après une course échevelée de 600 kilomètres, il se heurte le 5 février, à bout de souffle,

sur la ligne organisée en hâte de Gazala (sur la côte) à Bir-Hakim.

Les deux adversaires sont à bout, leurs communications désorganisées, leurs véhicules sont hors d'état, il n'y a pas cinquante chars capables de combattre encore. Pendant quatre mois chacun va travailler à se refaire, à se compléter, les chances sont partagées. Le Caire et Tripoli sont à égale distance. Cette période sera en général calme : sur la côte, le contact très étroit permet quelques patrouilles d'infanterie. A 80 kilomètres plus au Sud les lignes sont à 100 kilomètres l'une de l'autre, laissant le champ libre aux patrouilles motorisées. Plus au Sud, enfin, le désert est vide jusqu'à l'infini.

BIR-HAKIM

La Première Brigade Française Libre, récemment arrivée d'Egypte, participe à l'arrêt de l'offensive ennemie le long de la côte puis, le 14 février, reçoit la charge d'organiser et de défendre le bastion Sud des lignes britanniques dont la citerne de Bir-Hakim marque l'extrémité.

Formée l'année précédente en Syrie par le Général KŒNIG cette brigade comporte tous les anciens du corps expéditionnaire venus d'Angleterre au mois d'août 1940 ; à ceux-ci se sont jointes des unités venues de l'Empire ou ralliées de Syrie. Outre deux bataillons de la 13e Demi-Brigade de Légion Etrangère venus de Norvège, le 1er Bataillon d'Infanterie de Marine venu de Syrie en 1940, le Bataillon du Pacifique venu de Nouvelle-Calédonie et de Tahiti, le 2e Bataillon Sénégalais de Marche venu de l'Oubangui, on trouve un régiment d'artillerie, un bataillon de fusiliers marins, du génie, des services, tous formés en Angleterre par les jeunes évadés de France. Au total 3.600 hommes armés de matériel français trouvé en Syrie ; en particulier tous les canons sont des 75 ; les véhicules ont été fournis par les Britanniques.

Avec la 2e Brigade qui arrivera plus tard et combattra près de Tobrouk, la 1re Brigade constitue, sous les ordres du Général de LARMINAT, un groupement qui prendra plus tard le nom de 1re D. F. L.

Les troupes qui se sont installées à Bir-Hakim vont travailler pendant quatre mois à créer une position sur ce terrain absolument nu et à peine ondulé. Le « Box », comme disent les Anglais, mesure seize kilomètres de tour, il est protégé par plus de 100.000 mines ; peu à peu tout disparaît dans le sol rocheux, les réserves d'eau d'abord, puis les hommes, l'essence et les véhicules eux-mêmes.

Un champ de mines part du Nord de la position et court sur quatre-vingts kilomètres jusqu'à la mer ; son épaisseur varie de deux à cinq kilomètres, des millions de mines le composent. Derrière lui de gros points d'appui comme Bir-Hakim, Knigthsbridge, El Adem, Gazala, Tobrouk s'échelonnent tous les dix ou quinze kilomètres ; en arrière encore, les divisions blindées sont prêtes à manœuvrer dans les intervalles.

Pour la Brigade Française, l'attente ne sera pas fastidieuse.

Devant elle, en effet, l'ennemi s'intalle à Mechili, à plus de cent kilomètres. Tout cet espace sera parcouru sans cesse par nos patrouilles et nos colonnes. Les unités prennent le service à tour de rôle.

Vie passionnante où, pendant plusieurs semaines, chacun vit en perpétuelle alerte, essayant de surprendre l'ennemi, de tendre des embuscades à ses patrouilles et de ne pas se laisser surprendre. A l'occasion, on vient prendre le contact de la position ennemie ; deux ou trois hommes se laissent glisser des voitures et s'enterrent dans un trou de dune. A la nuit, ils vont silencieusement jusque dans le camp adverse, saisissent un dormeur dans son trou, et s'éloignent vivement à la boussole.

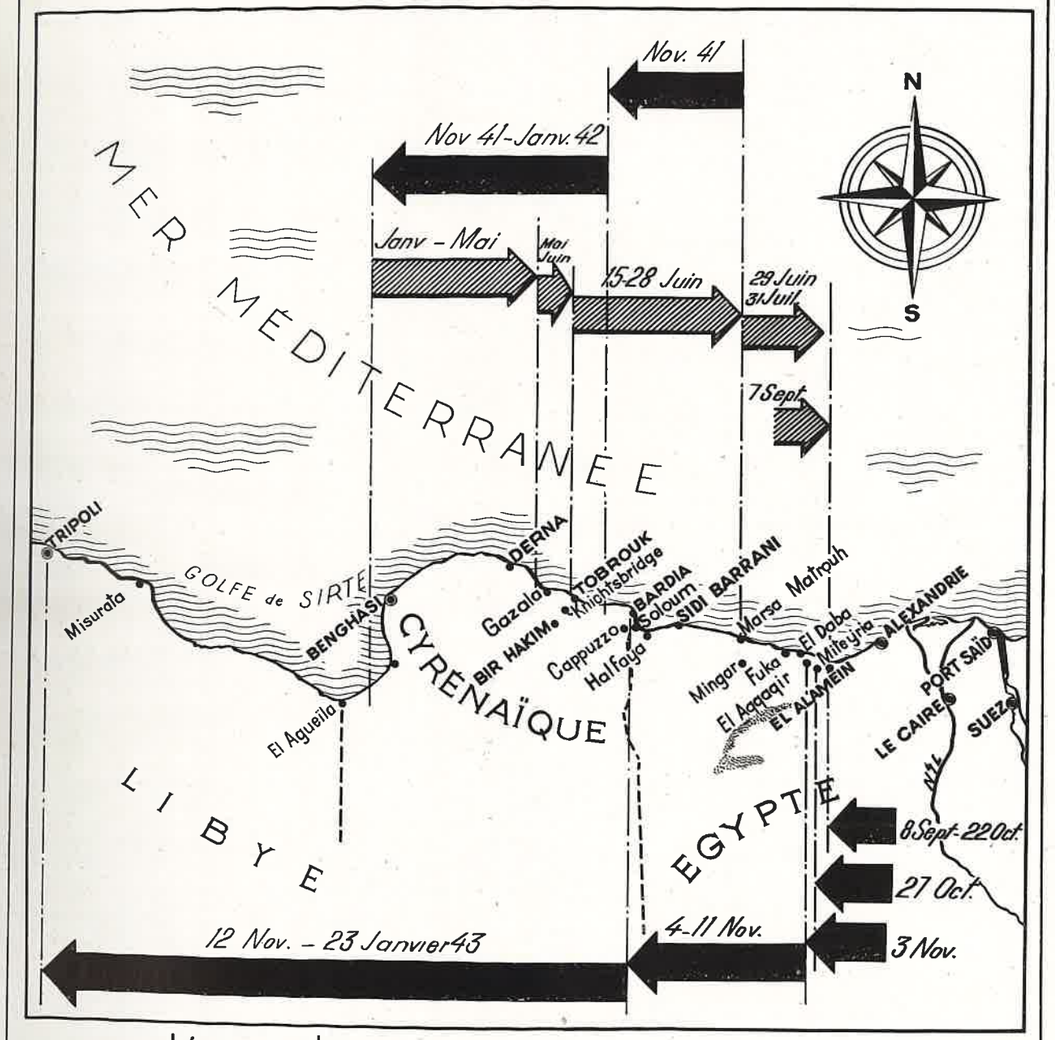
Vers le Sud, le métier est plus passionnant encore. Régulièrement, un groupe de voitures descend, piquant droit vers la mer de sable qui, à deux ou trois cents kilomètres, étend une infranchissable barrière. Toutes les traces sont recoupées, on les connaît par cœur. Une trace nouvelle est-elle repérée ? On la mesure, on l'identifie, le cas échéant, on se met à la poursuite de l'audacieux. Les Allemands essayeront rarement des patrouilles profondes. Les Anglais, par contre, sont rois en ce domaine : leur « Long Range Desert Group » ira plusieurs fois jusqu'aux environs de Tripoli, à quinze cents kilomètres derrière les lignes ennemies, sans jamais se laisser surprendre. Pendant six mois, trois officiers anglais, à la tête d'une compagnie indigène entière, vivront à moins de cent kilomètres de Benghazi, formant une base sérieuse pour tous les coups de main organisés contre les terrains d'aviation. En un an, les seules patrouilles terrestres, ou débarquées le long de la côte en sous-marin, détruiront plus de six cents avions au sol.

Le temps passe, les adversaires sont prêts. Qui attaquera le premier ? Il semble que l'initiative doit nous appartenir. Cependant, vers le 20 mai, on nous annonce officiellement l'attaque allemande pour le 26.

Au cours de la semaine, l'ennemi se rapproche en effet, ayant repoussé toutes nos colonnes. Il est fortement installé, le 26 au soir, à moins de cinquante kilomètres de nous.

Dans la nuit du 26 au 27, deux divisions blindées et une division motorisée allemandes, ainsi qu'une division motorisée italienne (l'Ariete) prennent leur course et, en colonnes parallèles, contournent la position de Bir-Hakim par le Sud, culbutent une

la Bataille du DÉSERT en 1942



brigade anglaise et tombent au petit jour sur nos échelons autos et les divisions blindées anglaises à quarante kilomètres plus à l'Est.

La malheureuse division Ariete, placée à la gauche de ces colonnes a pris son virage un peu court et, le 27 mai, à 8 heures, ses chars d'aile gauche sautent dans la pointe Sud de nos marais de mines. Ils sont achevés de quelques coups de 75. Sans hésitation, il faut le reconnaître, le Commandant du régiment de chars italiens accourt au canon et, en deux vagues successives, l'une de cinquante chars, l'autre de vingt-cinq, appuyés de quelques canons automoteurs, s'élance à l'assaut de la position.

Les marais de mines laissent un passage libre, destiné à orienter toute attaque éventuelle vers le point fort, tenu par la 5e Compagnie du 2e Bataillon de Légion.

L'ennemi tombe dans le piège. A moins de huit cents mètres, les pièces antichars de première ligne ouvrent le feu sur ces cinquante chars qui avancent à toute allure sur quatre cents mètres de front. Spectacle impressionnant qui n'effraie pas les légionnaires ; coup sur coup, la pièce du sergent-chef TURELL en détruit huit, le dernier est à quinze mètres de la pièce.

Avant d'arriver sur le champ de mines, mince obstacle qui court devant la position à quelques dizaines de mètres des pièces, beaucoup de chars sont hors de combat ou, impressionnés, hésitent et obliquent vers la droite. Douze continuent tout droit, six d'entre eux sautent aussitôt ; un autre, dans le vacarme et la poussière, traverse l'emplacement d'une de nos pièces sans la voir. Nos hommes sont déchaînés, de toutes parts de petits groupes jaillissent pour achever un char à la grenade ou capturer les équipages. Les blindés ennemis tournoient, essayent courageusement de reprendre l'attaque d'un autre côté puis sous notre tir de barrage se regroupent et disparaissent à l'horizon, laissant trente-deux des leurs sur le terrain. Nos pertes sont ridicules : un blessé léger. Ce court engagement — il a duré moins d'une heure — galvanise nos hommes, ils se croient et seront désormais invincibles.

Sur tout le front de Libye, le combat est engagé. Pendant six jours, c'est une ronde infernale dans un vent de sable presque permanent où personne ne peut encore distinguer le vainqueur. De Bir-Hakim, de multiples patrouilles sortent pour harceler l'ennemi, jalonnant leur itinéraire de colonnes de fumée qui sont des chars, des autos-mitrailleuses ou des véhicules ennemis en feu. La victoire est à nous, semble-t-il ; la poursuite s'amorce, le Bataillon du Pacifique avance de plus de cinquante kilomètres.

Le 2 juin, au moment où la contre-attaque amie se déclenche, un combat malheureux entre divisions blindées, change brusquement la face des choses. Les Allemands établissent et tiennent solidement un passage, entre Bir-Hakim et la mer. Les réserves blindées anglaises sont toutes détruites ou engagées, la bataille se concentre autour des points d'appui de Knigthsbridge, tenus par une brigade des Gardes et Bir-Hakim. Toutes les patrouilles et le Bataillon du Pacifique, rappelé in extremis, réussissent à rentrer sans pertes sérieuses.

Le 3 juin, l'investissement est complet : deux divisions ennemies renforcées de chars assiègent la position, pendant que l'artillerie lourde et les Stukas essayent de la réduire au silence.

Huit jours durant, les assauts succèderont aux assauts, les bombardements aux bombardements. Où qu'il attaque, l'ennemi est repoussé et nos 75 aboient sans répit, lui causant des pertes sévères.

Le 9 juin, cependant, la situation est grave. La 90e Division allemande a trouvé un point faible, au Nord, et s'acharne sur lui. Plus de quinze batteries lourdes ennemies répondent à nos vingt-quatre canons de 75, dont dix-sept déjà sont détruits.

Les Stukas attaquent sans trêve : plus de deux cent cinquante dans la journée.

Une de nos compagnies est presque anéantie, et la relève s'avère impossible de jour. Les munitions d'artillerie sont presque épuisées ; depuis deux jours, la ration d'eau est de un litre et demi par homme, il ne reste plus qu'une ration à distribuer.

L'ennemi, par trois fois déjà, nous a sommés de rendre la place. Faudra-t-il l'admettre ?

Dans la nuit du 9 au 10, un dernier effort est tenté: la compagnie en danger est relevée, l'ennemi refoulé hors des limites de la position, un essai de ravitaillement par avion échoue (il nous apporte seulement soixante-quinze coups de 75 et soixante kilos de glace), la dernière distribution d'eau est faite.

Le Général KŒNIG, dont les ordres étaient de tenir la position jusqu'au 7 juin, ne peut plus hésiter : pas question de se rendre, il faut donc sortir. Toute la journée sera utilisée, d'accord avec les Anglais, à préparer cette sortie.

Des véhicules et des ambulances viendront nous chercher sous la protection d'une brigade motorisée, à dix kilomètres au Sud-Ouest de la position, là où l'ennemi nous attend le moins.

Le problème angoissant qui se pose à tous est celui de tenir encore un jour. L'ennemi, fatigué par ses efforts de la veille, se donne heureusement du répit, et ne déclenchera son assaut suprême que le 11 au matin. Il ne trouvera plus personne.

Le 10 au soir, en effet, dans le plus grand silence, tous abandonnent leurs emplacements, après avoir détruit tout ce qui peut être détruit sans bruit et

sans lumière. Les hommes à pied, colonne par quatre, les véhicules, colonne par un, vont sortir par un passage de dix mètres de large, qu'on vient d'ouvrir dans le champ de mines. Dans chaque unité, quelques hommes resteront en place jusqu'à trois heures du matin. Ils rejoindront individuellement... si possible.

A minuit, la colonne est prête. Silencieusement, au coude à coude, deux mille fantassins s'élancent dans la nuit ; tapi dans ses trous, à cent cinquante mètres de là, l'ennemi n'a encore rien décelé. Le champ de mines est passé, on avance dans la plaine. Brusquement, une fusée, une maigre rafale de mitraillette, un moment de silence et d'attente. L'enfer se déchaîne alors : tandis que, dans un immense hurlement, nos hommes se ruent, de tout l'horizon convergent des nappes de balles traceuses, des grenades, des obus explosent partout, les fusées montent sans cesse vers le ciel; des véhicules brûlent, jetant des lueurs sinistres ; spectacle hallucinant qui ne laisse pas place à la peur.

Au passage des fantassins, l'ennemi terrifié réagit peu, les deux premières lignes de défense sont enlevées d'un élan, la troisième ose à peine ouvrir le feu.

Dans la nuit, malheureusement, des trous ne sont pas fouillés, des ennemis subsistent qui, ressaisis, ouvrent le feu sur la colonne des véhicules bien éclairés par les lueurs d'incendie et retardée par l'étroitesse du passage. Les chenillettes du Lieutenant DEVEY chargent toutes les résistances qu'ils découvrent et les écrasent sous leurs chenilles. Le temps passe, l'ennemi tire toujours, le Général qui craint de se trouver surpris par le jour, donne alors l'ordre de foncer droit devant et part le premier, conduit à toute allure par sa conductrice, l'impassible Miss TRAVERS.

Des voitures sautent dans les champs de mines, d'autres sont atteintes et brûlent. Les chauffeurs sont magnifiques, ils foncent insouciants du danger; leur véhicule est-il atteint, vite on décharge les blessés qui l'encombrent et on les charge sur le voisin.

Au loin brûlent les trois feux rouges qui marquent le point de ralliement, là, des sanitaires et des camions embarquent en hâte blessés et hommes valides et filent plein Sud vers un point de regroupement moins exposé. Quand le soleil perce la brume matinale et que l'ennemi, qui n'a encore rien compris, lance son ultime attaque, précédée d'un piqué de deux cents Stukas, il ne reste plus dans Bir-Hakim que quelques isolés, quelques blessés qui se sont perdus dans la nuit et les tombes de nos morts.

Au total, huit cents des nôtres manquent à l'appel ; mais l'Afrika Corps « n'a pas eu » la 1re Brigade Française Libre.

Bir-Hakim tombé, les événements se précipitent, tous les autres points d'appui tombent l'un après l'autre, la chute de Tobrouk entraîne une immense retraite. Plus d'unités fraîches à opposer à l'ennemi qui avance à toute allure : Tobrouk, Solum, Foka, Daba ; les avant-gardes sont à El Alamein le 3 juillet.

A soixante-dix kilomètres d'Alexandrie, Rommel s'apprête déjà à conquérir cette ville que la Royal Navy a tout juste fini d'évacuer, Le Caire et le canal de Suez pourront alors être atteints dans la journée.

On ose à peine penser aux conséquences d'une telle victoire.

C'est alors que les cinq jours gagnés à Bir-Hakim prennent toute leur valeur ; la IXe Armée Britannique de Syrie et d'Irak accourt à marches forcées, tout est perdu si elle atteint trop tard le goulet d'El Alamein.

La division australienne, qui est en tête, arrivera quelques heures avant les Allemands.

Rencontrant une troupe fraîche, à bout de souffle, Rommel s'est arrêté. Le terrain se prête à la défense, quarante-cinq kilomètres seulement séparent le bord Nord de la dépression de Quattara de la côte, Alexandrie et Le Caire sont à quelques dizaines de kilomètres mais seront à peine inquiétés, tant la R.A.F. surclasse la Luftwaffe.

Le terrain est très différent de celui que nous avons connu, d'abord très ondulé au Nord et couvert de maigres touffes d'herbes, il se transforme plus au Sud en plateau sablonneux, coupé de « garets », nos « garas » d'Afrique du Nord, tables rocheuses aux falaises abruptes qui s'élèvent brusquement de vingt à soixante mètres.

Plus au Sud, encore une série de gradins de sable mou conduit à la dépression de Quattara pratiquement infranchissable.

Des deux côtés on travaille avec acharnement, les champs de mines se multiplient, les troupes se renforcent, en fin août l'ennemi croit pouvoir attaquer. Il choisit le secteur Sud ; prévenus à temps les Britanniques évacuent un couloir de cinq kilomètres de large dans lequel s'enfonce une division blindée allemande.

Ralenti par l'effroyable terrain, pilonné par toute l'artillerie disponible et la R.A.F., l'ennemi se replie dès le surlendemain sans qu'aucune unité britannique ne soit intervenue directement. L'Afrika Corps laisse sur place de nombreux véhicules et chars, l'équilibre est désormais rompu, le Général Montgomery précipite alors ses préparatifs.

Le fond du gouffre vient d'être atteint. N'oublions pas, en effet, que c'est le moment où Stalingrad est prêt à succomber, où les Japonais règnent en maîtres sur le Pacifique et menacent l'Australie, où la Médi-

terranée est presque interdite à la Marine anglaise et où Malte ne tient que par miracle.

L'attaque anglaise d'El Alamein va être le premier pas des alliés sur la route de la Victoire.

EL ALAMEIN

Le 23 octobre 1942, à 22 heures, par une magnifique nuit de pleine lune, le premier coup de canon des batailles libératrices est tiré. A la même seconde, huit cents canons se sont déchaînés. L'aube seule fera disparaître la lueur étrange que contemplent les Alexandrins.

Quelques jours plus tard, Stalingrad se libèrera, les Américains débarqueront en Afrique du Nord, Malte sera ravitaillée. La victoire est en marche.

La VIII[e] Armée Britannique s'est préparée longuement, un camouflage poussé à l'extrême a permis de préserver la surprise. Depuis de longues semaines déjà, l'ennemi a repéré tous ces faux chars de combat, groupés derrière le front Nord ; il s'en amuse. Deux divisions blindées (de véritables divisions blindées cette fois), prendront la place de ces constructions de tôles et de bois, sans que le boche s'en doute.

Le 23 au soir, la 1[re] Division Française Libre est dans la danse : 2[e] Brigade en réserve derrière le centre, 1[re] Brigade en action dans le Sud. Celle-ci, arrivée la veille, a pris un immense secteur (le plus au Sud, le plus difficile). Devant elle, la 21[e] Brigade « Panzer » et la Division Blindée « Ariete », attendent l'attaque qu'elles croient principale. La mission des Français est de les maintenir là, le plus longtemps possible pendant, qu'au Nord, la victoire se décide.

C'est un effroyable combat, contre le sable d'abord, contre l'ennemi ensuite, qui contre-attaque avec des chars, nos Légionnaires arrivés seuls et à pied sur leur objectif, à plus de dix kilomètres à l'intérieur des lignes adverses.

Tous les canons anti-chars sont ensablés loin derrière eux. Il faut se replier sur la base de départ ; l'ennemi, cependant, a eu peur, ce n'est que le 26 au soir que la 21[e] Panzer remontera vers le Nord. Trop tard.

A l'aile droite, en effet, le combat est acharné. Toutes les nuits, l'attaque fait rage. On se regroupe pendant le jour, à l'abri des terribles 88 anti-chars.

Tout l'Empire Britannique est là : Australiens, Néo-Zélandais, Sud-Africains, Hindous, Ecossais, Anglais de la 50[e] Division et des trois divisions blindées.

Tous font merveille. Le 1[er] novembre, enfin, l'ennemi cède. Dans la nuit, une division entière part à l'attaque, guidée par les obus traceurs des canons anti-aériens qui tirent sur ses flancs. Elle atteint, d'un élan, son objectif situé à six kilomètres. L'ennemi réagit violemment mais sans succès, des combats acharnés se déroulent.

Le 4 novembre, au matin, le 10[e] Corps d'Armée blindé peut enfin déboucher. Abandonnant dans le désert quatre divisions italiennes, les Allemands fuient sur cette fameuse « Via Balbo » que mitraillent sans cesse les chasseurs de la R. A. F. La pluie sauve l'ennemi du désastre total. Cependant, la poursuite est échevelée, elle ne s'arrêtera pratiquement qu'à Enfidaville, en Tunisie, à trois mille cinq cents kilomètres de là.

Jamais, je crois, une Armée n'avait été aussi sûre d'elle-même et de son chef que l'était la VIII[e] Armée ; « Monty » l'avait entraînée patiemment pendant de longs mois et avait réussi à faire de cet assemblage de soldats de dix pays différents un merveilleux instrument de combat dont la foi en la victoire était totale.

J'ai lu, quelque part, une comparaison qui m'a paru juste : c'est celle qui rapproche les soldats de la Révolution de cette VIII[e] Armée, pleine de fantaisie, habillée à la diable, aimant la vie, mais sachant la prodiguer, ayant la foi enfin.

Il eut manqué quelque chose si la France n'y avait pas été représentée, si elle n'avait participé à la libération de cette terre d'Afrique, qui a vu couler tans de sang Français ; si le canal de Suez, réalisation française, n'avait, une fois encore, été sauvé avec l'aide des Français.

Ils étaient bien peu ; les chiffres eux-mêmes ne signifient rien : quelques milliers en comptant ces étrangers et ces indigènes qui, si généreusement, acceptaient de servir notre Drapeau.

La cause était belle. Ce n'était pas le Pays seulement qu'il fallait sauver, c'était l'âme de la France.

Ceux qui sont morts ont eu la grande récompense de croire, qu'à cause d'eux, la Patrie avait retrouvée la Foi en elle-même : la Foi qui renverse les montagnes.

Je le crois aussi, quoiqu'en disent quelques esprits chagrins, et je vous demande de le croire avec moi.

BIR-HAKIM

ou par un combattant

Nous publions ci-dessous un récit de combattant sur la sortie de BIR-HAKIM, extrait d'un charmant ouvrage écrit pour la jeunesse par notre ami Monsieur MINOST : « Histoire d'un Petit Français, 1939-1942 ». Cet ouvrage a été édité au Caire, en 1943, par la Société d'Editions Française Libre « Les Lettres Françaises », qui fut fondée et dirigée avec autant de dévouement que d'intelligence et de talent par Madame Yvonne VIGNEAU.

Les bains ont été numérotés. Pendant qu'un garçon se frotte et se prélasse dans l'eau tiède, les autres bavardent pour eux-mêmes autour des citronnades. Maman et Jean-Pierre les écoutent.

— Enfin, de l'eau! et pas seulement pour boire!

— Ne te plains donc pas, dit Mourgues, de l'eau, on en a eu dès le 12 au matin et pour ainsi dire à volonté. J'ai pu me raser, me laver, j'ai même lavé mon linge !

— On en avait besoin. Avec le litre d'eau qu'on avait par jour à la fin !

— Et quelle chaleur ! et les tempêtes de sable !

— Oui, mais on n'en a jamais eu de si terribles que celle du 5 mai. Tu te souviens ? Le vent de sable était tellement épais qu'il était tout rouge. On aurait cru qu'il y avait le feu. Et il faisait tellement sombre qu'il fallait allumer la bougie dans la guitoune pour pouvoir lire.

— On est mieux ici que lorsqu'on était en plein dispositif fridolin dans la nuit du 10 juin !

— Ou seulement au cours de la nuit où je suis arrivé avec une petite colonne et où, de dix heures du soir jusqu'à l'aube, nous avons tourné dans tous les sens sans trouver le camp !

— Ça faisait plaisir de pouvoir se désaltérer sans être observés par Artaban !

Les autres rient. « Qui ça, Artaban ? », demande Jean-Pierre.

— C'était un observateur boche qui venait régulièrement au-dessus de nous avant l'attaque,

accompagné toujours de deux chasseurs. Il nous manquait quand il restait quelque temps sans venir repérer nos positions.

— N'empêche qu'il les a peut-être trop bien repérées !

— Et quel calme ici. Pas besoin d'ouvrir la bouche !

Les autres rient encore ; Jean-Pierre demande encore une explication :

— C'était au G.S.D. (Groupe Sanitaire Divisionnaire).

« Ça cognait très fort car c'étaient des gros que nous envoyaient les Fridolins. Il y avait un copain qui se plaignait au major que les éclatements lui faisaient mal aux oreilles ; il croyait chaque fois que son tympan allait crever. Le commandant lui répondit : « Il faut bâiller ! », et lui explique pourquoi. Au même moment : flou-flou, en voilà un gros qui arrive et qui nous paraît destiné ; le

copain ouvre la bouche tant qu'il peut ; et, bang ! l'obus éclate à dix mètres et le copain reçoit une pelletée de sable dans la bouche grande ouverte. Toute sa provision d'eau de la journée y a passé !

Les autres rient de plus belle ; Jean-Pierre aussi trouve ça très drôle, mais, maman, qui se refuse à voir là quelque chose de comique, détourne la conversation et essaie de leur faire comprendre avec discrétion que le monde entier a admiré leur résistance.

— Oh ! vous savez, on a eu de la chance. Surtout on a eu de la chance d'avoir un bon chef. Enfin ! il paraît qu'il fallait tenir ; on a tenu.

— Oui, dit Mourgues, et même je me souviens que le 10 au soir quand on nous a annoncé que nous quittions la position, je me suis dit que nous étions à bout, très fatigués : mais on nous aurait dit de tenir encore plusieurs jours, nous l'aurions fait.

Mourgues s'excuse. Il va aller maintenant chez sa marraine. Il est sûr qu'il va être accueilli avec joie par Madame G. et ses deux endiablées petites filles.

La conversation continue, mais les jeunes guerriers, comme toujours, aiment mieux évoquer leurs petites misères et leurs distractions que de parler de la bataille.

Le lendemain seulement, Etienne a consenti à faire pour ses parents et pour Jean-Pierre le récit de la tragique sortie de la nuit du 10 juin.

*
* *

— Ce matin-là du 10 juin, cela faisait quinze jours pleins que Bir-Hakim tenait et malgré tout, il faut bien l'avouer, en dépit de ce que Mourgues disait hier, on commençait à se dire que ça ne pourrait pas durer comme ça indéfiniment. Chaque jour les Boches amenaient des canons de plus gros calibre. Maintenant il y avait des batteries qui nous tiraient dessus de tous les points de l'horizon. Et puis ces maudits Stukas commencent à nous visiter un peu trop. Depuis lundi c'est assez calme chez nous, mais les pauvres types du B. M. 2, qu'est-ce qu'ils prennent !

« Bombes, obus, obus, bombes ; ça n'arrête pas. Et les mitrailleuses ! on les entend sans interruption depuis que la brume s'est levée vers huit heures. On dirait que les Allemands se sont

rapprochés et qu'il sont au contact du champ de mines.

« Il fait chaud et deux litres d'eau pour la journée ce n'est pas beaucoup. Les gars du B. M. 2 et de la Légion qui bavardent depuis le matin doivent avoir le gosier singulièrement sec.

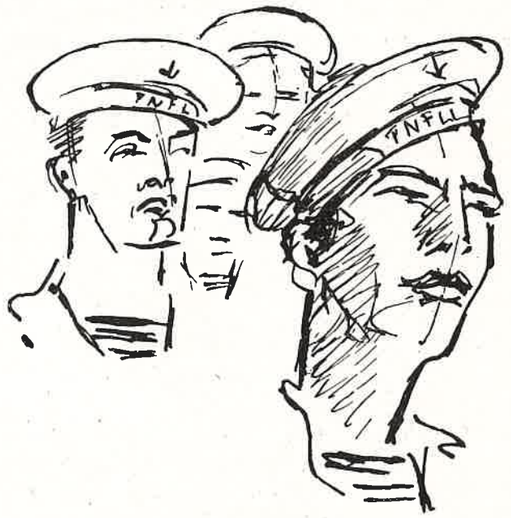
« Le sergent nous a passé l'ordre à quatre heures. Il paraît qu'on sort de la position cette nuit. Il va y avoir du sport, mais on est content après tout. De tenir ici avec ces bombardements et l'impression d'être pris comme un rat dans un piège, ça commençait à devenir pénible et le résultat final n'apparaissait pas en rose. Enfin la Brigade a tenu quinze jours au lieu de dix prévus. Décidément notre général est un type épatant. S'il a dit de sortir, c'est que ça réussira. Pour nous autres, soldats, c'est merveilleux de pouvoir se dire que le chef nous fait toujours combattre dans les conditions les plus favorables pour nous. Aussi, il peut être tranquille, notre général Kœnig. On tiendra le coup avec lui et pour lui ; jusqu'au bout.

« La nuit tombe : quel spectacle ! partout des véhicules qui brûlent. Oh ! les avions. On dirait qu'il y en a beaucoup. Douze, vingt-quatre, quarante-huit. Ah ! les salauds ! Planquons-nous. Ça n'arrêtera donc pas. Le capitaine qui arrive du P. C. nous dit qu'il y avait 120 Stukas. Ces messieurs nous soignent. Pourtant nos 75 tirent encore. Il y a une batterie à notre gauche où il ne reste qu'un canon en état. Il tire dans tous les sens l'un après l'autre.

« On vient de passer deux heures à tout démolir. Il ne faut rien laisser pour les Boches. Ça m'a fait de la peine de lacérer ma toile de tente. Depuis le début de la campagne qu'elle m'abrite, on était devenu des copains.

« Il est dix heures, il n'y a pas de lune. La nuit est belle et calme ; plus pour longtemps. Le bataillon est rassemblé devant le fort. Pas de bruit: c'est la consigne. Les moteurs marchent au ralenti et interdiction de fumer. On descend des camions. Un passage a été ouvert dans les champs de mines. Nous allons passer à pied et attaquer les postes ennemis pour permettre aux véhicules de passer : c'est un peu comme du football américain.

« Avec la Légion on forme un « V » qui va s'enfoncer la pointe en avant dans les lignes boches et entre les deux branches avancent des véhicules, des canons, des ambulances.



« Une fois les lignes traversées, on remontera dans les camions et on filera. Ça y est, on progresse. Toujours pas de bruit. Tiens, une fusée blanche ! On s'aplatit. Ils ont dû nous voir. Voilà une rafale de mitrailleuse qui nous passe sur la tête. On les voit bien avec les balles traçantes qui font des lignes lumineuses dans le noir. Oh ! mais ça se gâte. Des fusées montent de tous les côtés et ça commence à tirer assez dur.

« On dirait que les camions se sont mis en marche. On les voit sur le sable blanc à la lumière des fusées comme une file de fourmis. Nous allons attaquer. Les brenn nous précèdent. Soudain une voix dans l'obscurité : « Wer da ? » Un brenn fonce. Des traits de feu. C'est une breda qui crache. Nos types du brenn leur ont balancé des grenades. En voilà une qui ne nous embêtera plus. Oh ! mais ça devient bien peuplé. On est en plein contact. Dans le noir on ne s'y retrouve plus. Pardon, les Boches ont des casquettes sur la tête. Nous, nous avons le casque. Cela permet un peu de s'y reconnaître. C'est la mêlée ! Les armes automatiques tirent de tous les côtés sur la colonne des camions. Les sections de la Légion et les nôtres montent à l'assaut de ces petits postes. Pas facile. Ils ont des bredas en quantité et des canons de 37 m/m. Les nôtres commencent à descendre. Pas étonnant avec ces rafales de mitrailleuses ! Je ne sais plus si je vis un cauchemar ou si tout ceci est vrai. Quel spectacle ! La nuit rayée de traits de feu multicolores, feu d'artifice de fusées. Tout près

des véhicules qui brûlent et qui jalonnent avec leur lueur rouge d'incendie la piste sur laquelle progresse lentement la longue file de camions. Des cris en allemand et en français. Des blessés qui appellent et le bruit des explosions, des mines qui sautent et soudain ce trait de feu vert qui nous arrive de l'horizon et le miaulement des balles.

« La Légion a fait du bon travail. Il y a un pauvre type qui nous appelle. Il a été touché à l'œil et il n'y voit plus rien. On le ramasse. Il paraît qu'il était dans un brenn avec le lieutenant Dewey. On le connaissait bien ; sa section était à côté de la nôtre près du fort. Ils ont démoli deux bredas qu'ils ont écrasées avec les servants sous le brenn. Au troisième coup ils se sont attaqués à un canon de 37. Un obus a éclaté juste sur le brenn. Le lieutenant tué sur le coup avec le chauffeur. Et notre type, là, blessé à l'œil. Avec le mitrailleur ils ont quand même nettoyé le canon à coups de grenade. Je ne sais plus depuis combien de temps ça dure quand l'ordre est venu de décrocher. Une demi-heure de marche. On dirait que les Boches n'osent pas trop nous courir après. Ça pourrait bien changer quand le jour va se lever. Aussi on est bien content de retrouver le camion et de monter dedans. Il est plutôt chargé. Il y a eu pas mal de voitures démolies ; alors celles qui restent sont doublement chargées. On a deux blessés avec nous: celui qui a été touché à l'œil et qui n'y voit toujours rien et un autre qui a une grande blessure à la jambe. Il gémit aux cahots du camion qui fonce dans le noir. L'horizon est illuminé de rouge et on entend encore tirailler.

« Notre chef de secteur est un as. Il nous a menés pile sur le point de ralliement en plein désert et en pleine nuit. Il y a des ambulances anglaises qui prennent nos blessés et on repart tout de suite vers l'est. Il ne ferait pas bon moisir ici.

« Le jour se lève. Comme le désert est calme et beau. Et comme il fait bon vivre et respirer l'air frais, se tâter les membres et constater qu'ils sont entiers et en bon état. C'est magnifique de vivre et de rouler dans la nature libre, dégagé de cette affreuse sensation d'encerclement.

« Eh bien, Rommel ne les a pas eus les Français Combattants de la Première Brigade. Notre général, il est plus fort que tous les Rommel. On le savait bien, mais ça fait toujours plaisir de voir confirmer ce qu'on croit être vrai.

« Nous nous sommes tous retrouvés vers dix heures. Il arrivait de minute en minute de nouveaux véhicules, des 75, des bofors, des mitrailleuses. Hélas, on commence aussi à faire l'appel des manquants. C'est là qu'on apprend que notre commandant Savey a été tué. Ça, c'est un coup dur. Notre bataillon sans lui pour le commander ça ne sera plus jamais la même chose.

« On repart dans une demi-heure vers le Trigg Capuzzo. Vers l'arrière. Maintenant que Bir-Hakim a sauté, sans doute que les Allemands vont avancer assez vite.

« Nous avons roulé toute la journée. On n'en peut plus de fatigue. Ça ne fait rien, c'est impressionnant de voir la brigade en déplacement, tout entière. Beaucoup ont l'air joyeux, contents d'en être sortis, c'est naturel. Les types du Pacifique chantent. Les légionnaires, suivant leur habitude, ont l'air de faire la chose la plus naturelle du monde qui pour eux est de faire la guerre. Et nous, du B. I. M., nous sommes plutôt silencieux. C'est pas la peine de nous le dire. Nous pensons tous à la même chose. Au commandant qui est resté là-bas, à la brèche du champ de mines.

Nous l'aimions tant. S'il nous voit de là-haut, il sera fier de son bataillon, car nous aurons d'autres combats et nous saurons venger sa mort ».

Témoignages

TÉMOIGNAGE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

COMMUNIQUÉ SPÉCIAL DU HAUT COMMANDEMENT BRITANNIQUE DANS LE MOYEN-ORIENT DU 12-6-1942

« Le retrait de la Première Brigade des Forces Françaises Libres de Bir-Hakim a été effectué avec succès dans la nuit du 10 au 11 juin.

« Eu égard aux combats ininterrompus et sévères que la Brigade dut mener pendant seize jours, les pertes ont été légères.

« On sait que les plans de l'ennemi prévoyaient la chute de Bir-Hakim le 27 mai devant l'assaut de la division « Ariete ». Ces plans ont été déjoués grâce à la splendide résistance opposée par la garnison qui a repoussé l'ennemi en lui infligeant de lourdes pertes.

« Pendant cette première attaque, la Première Brigade des Forces Françaises Libres a détruit un nombre de tanks de l'Axe qui n'est probablement pas inférieur à 70. De plus, cette unité a infligé de grosses pertes en hommes et en matériel aux forces allemandes et italiennes. Enfin, elle a libéré des mains de l'ennemi plus de mille de nos hommes faits prisonniers.

« Pendant plus de deux semaines, cette force réduite a combattu contre la 90e division légère allemande et la division italienne motorisée « Ariete », a repoussé de nombreuses attaques de chars allemands et italiens et rendu impossible la réalisation des plans de l'ennemi.

« Les Nations Unies se doivent d'être remplies de gratitude et d'admiration à l'égard de la Première Brigade des Forces Françaises Libres et de son vaillant Général ».

Signé : AUCHINLECK.

TEMOIGNAGE DE LA PRESSE BRITANNIQUE

Ces documents sont reproduits avec la gracieuse autorisation des journaux : *Daily Express Evening Standard - Daily Mail - Daily Herald*

TÉMOIGNAGE

DE LA PRESSE ALLEMANDE

Avec Rommel pendant son avance victorieuse

— Par le correspondant de guerre Allemand LUTZ KOCH —

Extrait du journal allemand « Berliner Illustrierte Zeitung »

BIR-HAKIM est devenu, depuis l'avance des Anglais, en novembre 1941, le bastion Sud de la ligne de résistance qui part de Tobrouk. Ce n'est plus comme dans le temps, un petit point fortifié que l'on pouvait prendre par un coup de main, par une nuit sombre, mais c'est maintenant une grande place fortifiée s'étendant sur une vaste circonférence autour de la hauteur dominante, avec son vieux rempart et son puits qui ne donne plus une goutte d'eau, et autour de laquelle s'étirent sur des kilomètres à la ronde des barbelés, des champs de mines, des tranchées et de petites positions fortifiées.

Bir-Hakim est devenu une des plus fortes positions que l'Afrique du Nord ait jamais vue ; elle est comme un pieu enfoncé profondément dans la chair du front allemand. Il faut à tout prix la détruire.

Comme un éclair, Rommel se tourne vers le Sud avec les éléments d'une D. L., des groupes de reconnaissance et la Division italienne « Ariete » et encercle complètement Bir-Hakim. Comme de toute façon des renforts nous arriveront par la suite et qu'à ce moment-là les troupes encerclées devront se rendre, Rommel envoie aux « Gaullistes », qui défendent Bir-Hakim, auxquels s'est ajouté un sauvage mélange de peuples se composant d'Indous, de quelques Anglais et de quelques Sud-Africains, un parlementaire et leur propose de se rendre pour éviter de verser inutilement du sang. Le Général, qui croit en ses alliés anglais et confiant dans la valeur de ses hommes, refuse ; il veut combattre et espère qu'avec les Anglais il pourra en peu de jours, briser le cercle allemand. Des messages radios le renforcent dans ce sentiment comme nous avons pu le voir plus tard dans les journaux de marche et dans les dires des prisonniers, car dans leurs promesses les Anglais sont très larges surtout quand ils sont eux-mêmes hors de portée.

DEVANT LA CEINTURE DE MINES DE BIR-HAKIM

C'est ainsi que commence l'attaque dans le Sud, mais bientôt il se montre, malgré nos succès du début, que les positions de défense sont établies en profondeur et occupées par un adversaire qui se défend farouchement. Sous les ordres du Général Kleemann, Chevalier de la Croix de Fer, venant de l'Est, les pionniers réussissent après un travail sans prix, à ouvrir une brèche dans la première ceinture de mines. La vigueur avec laquelle toutes les armes de la défense sont concentrées sur cette brèche est si forte que l'attaque est repoussée. De nouveau, on essaie un jour plus tard au Sud et de nouveau on approche assez près des lignes intérieures mais la grêle de projectiles devient si forte que ce serait de la folie de continuer un seul pas en avant dans cette contrée qui n'offre aucun abri naturel.

D'autre part, presque toutes les heures viennent des avions ennemis provenant des aérodromes situés non loin de là : El-Adem, Gambut, qui laissent tomber leur charge de bombes sur nos véhicules, notre artillerie, nos E. M., pour continuer leurs attaques en piqué, mitraillant et canonnant nos postes avancés. Un abri est ces jours-là une possession très précieuse. Mais c'est bien plus terrible pour les défenseurs de Bir-Hakim qui, jusqu'au matin du 8 juin, où commence le deuxième acte de l'attaque sur la forteresse du désert, ont subi vingt-trois attaques de Stukas. Sans quartier tombent dans les positions intérieures les plus lourdes bombes allemandes : des Stukas

italiens viennent eux aussi toujours et toujours au-dessus de la forteresse répandre la mort.

« Je n'aimerais pas être dans cet enfer », me dit un camarade qui se trouve à côté de moi dans l'abri, tandis que nous voyons à la jumelle toujours de nouvelles colonnes de fumée qui forment une ceinture de flammes autour du point central de la position. Les petits abris profonds d'un ou de deux mètres des troupes occupantes, sont, malgré tout cet ouragan de bombes à peine touchés ; ils sont éparpillés et seulement un coup au but peut occasionner des dégâts. Mais les Stukas nettoient tous les jours de plus en plus les cœurs, surtout chez les nombreux noirs qui, même à l'approche de chasseurs anglais, se jettent avec des figures décomposées dans leurs trous en criant : « Stukas ! »

Pendant que venant du Sud, les pionniers et les fantassins de la D. L. essaient de se faire un chemin à travers les mines et tiennent les positions ainsi prises malgré le feu meurtrier des tirs ennemis, les chars anglais essaient une seule fois une attaque de diversion dans le Sud-Est. Au bout d'une demi-heure, le fantôme a passé et seuls quelques obus perdus, venant du lointain champ de bataille, restent le souvenir d'un faible essai pour aider le tas d'aveugles et d'aventuriers qui se battent avec la dernière énergie, pour se libérer.

ECHAPPÉ DE L'ENFER

Le 8 juin, le colonel-général Rommel se résoud à l'attaque par le Nord. — « Il me faut Bir-Hakim. Le sort de mon Armée dépend de cette position ». Ce sont là les paroles que Rommel crie avec un énervement toujours plus grand à ses Commandants d'Unités. A côté de lui, dans sa V. L. ou dans la coupole de son char, se trouve le chef d'Etat-major de l'Afrika Korps (depuis que son chef d'E.-M. général, le Général G..., a été tué par un obus).

Des pionniers, des éléments du groupe de combat M..., la Compagnie K..., la Compagnie T.H..., le Groupe de Combat du Colonel Général sous le commandement du Capitaine K..., cinq chars d'un régiment de chars Brandebourgeois qui s'est toujours distingué et la D.C.A. lourde, sont prêts à essayer de percer par le Nord.

Pendant que tombent les premières bombes de Stukas et que commence l'avance vers les lignes ennemies, apparaît tout à coup un sous-officier allemand en chaussettes devant le Commandant en Chef. Il fait un rapport avec un visage tremblant d'énervement.

— « D'où venez-vous ? demande Rommel.

— « De Bir-Hakim. J'étais là-bas depuis le 27 mai et j'ai pris la fuite cette nuit.

Et ensuite le sous-officier raconte comment déjà, dès le deuxième jour de l'avance, il a été fait prisonnier par une A. M. anglaise qui l'amena avec deux de ses camarades à Bir-Hakim, chez les « Gaullistes ». Là il se trouva en fin de compte emprisonné isolément car il s'était révolté contre les propos injurieux des Gaullistes et assista à toutes les attaques de Stukas au milieu des positions des batteries, couché dans un petit trou.

« C'était l'enfer. La terre tremblait sous les coups répétés des lourdes bombes, les nègres couraient en hurlant. Pour toute nourriture, il n'y avait que quelques biscuits secs qui étaient presque immangeables, sans eau et plus d'un jour il n'y avait pas d'eau ou alors on me donnait une demi-tasse de soupe infecte ».

— Comment vous êtes-vous, en fin de compte, échappé ?

— Au milieu de la nuit, j'ai assommé une sentinelle qui s'était endormie, avec un support de guitoune, elle s'écroula sans un cri. D'un bond je fus hors du trou et disparus dans les ténèbres. Déjà on tirait derrière moi et le cri : « prisonnier est parti » retentissait à travers la nuit. Je courus vers le champ de mines, je comptais sauter à tout instant, mais je voulais en sortir. Derrière un mouvement de terrain je m'arrêtai pour respirer après cette course folle, je me glissai à travers les postes et passai ainsi près de deux sentinelles endormies près du champ de mines ; on tira de nouveau sur moi et enfin j'arrivai avec des pieds en sang près des chars allemands.

La question suivante de Rommel a trait aux fortifications. Sur la carte, le sous-officier indique à peu près le chemin qu'il a pris. Il rapporte aussi l'existence de nombreux canons, des positions de batteries et des abris souterrains.

« Il sera très difficile de percer dans ce mic-mac de positions qui sont renforcées par des armes lourdes », ajoute le sous-officier.

— « Il le faut », dit Rommel, qui donne de nouveau des ordres pour l'attaque.

LES DRAPEAUX DE LA VICTOIRE SUR LA FORTERESSE DU DESERT

Le 8 juin, premier jour de l'attaque sur Bir-Hakim par le Nord, devient un jour d'honneur pour les pionniers. Sous le commandement du Colonel Hacker, Chevalier de la Croix de Fer, commandant les pionniers de l'Armée Blindée, qui, avec son E.-M. reste en voiture blindée et même souvent à pied près de ses pionniers, pendant que Rommel assiste lui-même dans les premières lignes au développement de l'attaque tout en montrant l'exemple, les pionniers ouvrent une route en plein jour dans le champ de mines. Sous les yeux de l'adversaire, qui avec toutes ses armes défend ses champs de mines, qui envoie ses avions pour asperger les pionniers allemands d'une grêle meurtrière, ils réussissent cette chose presque impossible.

Les chars, les blindés, avec leur feu le plus violent, les mitrailleuses, la D.C.A., qui prennent position sous les salves de l'artillerie ennemie, les protègent. Les pionniers avancent mètre par mètre. Le colonel Hacker saute avec sa voiture sur une mine, il est légèrement blessé ainsi que quatre officiers de son E.-M. Mais il reste quand même parmi ses pionniers qui avancent péniblement et peut ainsi rendre compte lui-même au Commandant en Chef, de l'exécution de la percée du champ de mines. Maintenant l'assaut de l'infanterie réussit. Rommel, lui-même, entre dans le passage du champ de mines qui est si étroit qu'un véhicule y a de la peine à manœuvrer. Il emmène ses batteries derrière lui et roule le long de la brèche sans se soucier de sa personne en criant : « Vorwærts » pour les soldats allemands et : « Avanti, Avanti » pour les soldats italiens, afin que cet assaut ne soit pas vain. Lentement, le mince voile de fantassins et de pionniers continue son avance héroïque vers les nids ennemis. Toutefois, les combats sont durs et il arrive l'heure où Rommel pense à changer son plan ; laisser Bir-Hakim sous la surveillance de forces minimes et se diriger vers le Nord pour percer entre Gazala et Tobrouk. Le colonel Hacker, commandant le G. C. lui rend compte de sa position et ajoute qu'il croit qu'avec un bataillon d'infanterie de plus, il arriverait à percer.

Après un moment de réflexion, Rommel donne l'ordre et lorsque se lève le 10 juin, apparaît le commandant d'un régiment de Fusiliers avec ce bataillon tant attendu composé d'hommes énergiques pour qui l'impossible est possible.

Pendant les journées du 9 et 10 juin, la Luftwaffe, elle aussi, fait des miracles. Toujours et toujours, de nouvelles attaques de Stukas se concentrent sur Bir-Hakim et lors du soir du 10 juin, alors que les fantassins occupent déjà les premiers nids ennemis, plus d'une centaine de bombardiers en piqué allemands et italiens laissent tomber leur charge sur Bir-Hakim ; la terre en tremble à des kilomètres à la ronde. Bir-Hakim est devenu lentement mûr pour l'assaut final. Lorsqu'apparaît le matin du 11 juin 1942 et que les premières lignes d'assaut se lèvent chez nous on n'entend plus aucun coup de fusil de l'autre côté. Des Stukas qui apparaissent au-dessus de nous tournent au-dessus de la position et repartent sans laisser tomber leur charge.

L'ennemi a abandonné le jeu ; ce qui n'a pas pu être tué ou capturé pendant une tentative de décrochage de nuit vers le Sud se rend maintenant sans combattre davantage : Bir-Hakim est enfin à nous. Dans les murs de la vieille forteresse déchiquetée par de nombreux obus, sont assis des centaines de nègres : « De l'eau, de l'eau », voilà le cri répété cent fois qui s'élance vers nous.

Bir-Hakim, le bastion le plus fort au Sud du front de Tobrouk est brisé.

Lorsque nous nous trouvons dans la cour du fort, non loin du puits desséché qui ne put apporter aucune aide aux défenseurs, et encore tout imprégnés du sentiment de notre victoire, nous nous doutons maintenant que le grand moment est arrivé. Maintenant la moisson peut commencer; maintenant les drapeaux de la victoire sont avec nous ; maintenant vient lentement la paralysie sur Ritchie et sur le front adverse qui a été bâti sur Bir-Hakim.

TÉMOIGNAGE

DE L'ARMÉE ITALIENNE

Extrait du Journal de Marche de la Division «Trieste»

CETTE Division, avec la 90e Division légère allemande, mena les assauts de la deuxième offensive contre Bir-Hakim, du 2 au 11 juin. Moins d'un an après, le 13 mai 1943, elle se rendait en masse. avec tout son matériel automobile, aux Forces Alliées en Tunisie. C'est ainsi que la 1re Division Française Libre trouva, sur les positions enlevées de haute lutte, le document ci-dessous. Il s'intitule pompeusement : *Participation de la division « Trieste » à la bataille pour l'anéantissement de la 8e Armée Britannique pour l'occupation du désert occidental égyptien.* Mais il semble que les faits qu'il relate sont présentés avec un certain souci de vérité. Sauf quand il fait mention des « combats violents » du 11 juin 1942 au matin et parle des « points d'appui et des ouvrages qui cèdent les uns après les autres ». Les points d'appui et les ouvrages devaient en effet céder sans trop de difficultés pour l'assaillant puisque nos unités avaient évacué la position au cours de la nuit. Considérons que c'est là tout simplement une formule italienne de style et retenons que le chiffre des prisonniers capturés en cette journée s'élevait à 170, alors que le reporter allemand Lutz Koch n'hésitait pas à parler des centaines de prisonniers parqués dans Bir-Hakim.

Voici un extrait de ce journal de marche:

« Le début de l'offensive de l'axe trouve la division motorisée « Trieste » dans la zone au sud de Segnali entre le Garet Merien et le Garet Meibar. Elle dispose de deux régiments d'infanterie de deux bataillons chacun, d'un bataillon de chars, d'un bataillon d'autos blindées, de cinq groupes d'artillerie et de deux groupes de 149 de renfort.

« L'ordre de mouvement est donné le 26 à midi. La division doit se porter, en formation de combat, le lendemain à l'aube, vers une zone de rassemblement fixée au sud-ouest de Bir-Hakim.

« Aux premières heures de la journée du 27, la division « Ariete » qui a marché dans la nuit sur la droite de la « Trieste » investit par le sud-ouest les défenses du camp retranché de Bir-Hakim et s'ouvre un passage vers le nord tandis que la 90e division légère allemande passe plus à l'est sur le flanc droit de l' « Ariete » et pointe aussi vers Trigh el Abd.

« La division « Trieste » dont les éléments motorisés sont pris sous le feu de l'artillerie de la défense de Bir-Hakim, se dégage et complétant la tâche assignée pour la journée, se porte au nord nord-ouest de Bir-Hakim, se préparant à occuper la zone sud-est de Bir-Zeidam sur la lisière du camp retranché occupé par la 50e division anglaise qui dispose de centres de résistance protégés par de vastes champs de mines.

« A onze heures, le bataillon de chars, appuyé par un groupe d'artillerie de 75-27 attaque un centre de résistance du système défensif ennemi qui barre le passage vers le nord. Le bataillon de chars tombe sur un terrain miné, non signalé, et subit de graves pertes.

« La division est l'objet d'un tir violent d'artillerie de l'est et du nord-est.

« Des reconnaissances en profondeur, avec des patrouilles d'autos blindées sont

lancées et on commence la détection des mines pour ouvrir un passage vers le nord.

. . . . . .

« Dans la nuit du 2 juin, la division reçoit l'ordre de se porter à l'aube sur Bir-Hakim, pour attaquer le camp retranché.

« Après une marche difficile à travers les champs de mines profonds de plusieurs kilomètres, les avant-gardes prennent contact à dix heures avec le dispositif adverse.

« Le colonel Aldo Calloni, commandant le 21e régiment d'artillerie est tué.

« Un détachement d'autos blindées et des éléments d'infanterie en patrouille surprennent une colonne de ravitaillement et capturent, outre trois cent cinquante prisonniers, quelques dizaines d'autos.

« Par les prisonniers, il est confirmé que le camp retranché de Bir-Hakim est occupé par la 1re Brigade des Français Libres, des éléments de la Légion étrangère, d'artillerie anglaise et de chars.

« Les défenses sont disposées en profondeur, protégées par de grands champs de mines. On apprend également que les assiégés disposent de très abondantes réserves de vivres et de munitions, mais que l'eau est rare.

« La division se dispose, face au sud et au sud-est ayant sur sa gauche, à environ six à sept kilomètres, la 90e division légère allemande et sur la droite un détachement allemand de reconnaissance.

« A midi, le colonel-général Rommel visite le dispositif et ordonne au général commandant d'envoyer des plénipotentiaires au commandant de la défense de Bir-Hakim pour lui intimer la capitulation.

« La mission fut confiée à deux officiers de l'état-major qui se présentent dans les lignes ennemies au général français qui refuse de capituler.

« L'attaque a lieu immédiatement, mais la résistance de l'adversaire, qui riposte vigoureusement, la rend très dure. Quelques points sans importance par rapport aux pertes subies, sont occupés.

« L'encerclement de Bir-Hakim est complété au sud et au sud-ouest du 4 au 8 par l'arrivée de détachements allemands. La défense du camp est prise sous le feu de l'artillerie et de l'aviation de l'axe.

« L'attaque est reprise par les 65e et 66e régiments d'infanterie qui gagnent du terrain, mais lentement et avec des pertes considérables.

« Toute la journée, de violentes concentrations de tirs de notre artillerie et les attaques de notre aviation infligent des pertes sensibles à l'adversaire. Dans l'après-midi du 9, une colonne ennemie, parmi laquelle il y a des Noirs, est en vue. Elle pointe vers l'est, prenant nos lignes à revers. Un de nos éléments, composé d'une compagnie de chars, d'une compagnie d'autos blindées et d'une section de 100-17 se porte à sa rencontre et entre en contact par le feu avec les forces ennemies qui s'arrêtent.

« A plusieurs reprises, dans la journée et les jours suivants, de nombreux avions d'assaut mitraillent nos lignes. Quatre appareils du type Curtiss sont abattus en deux jours.

« Toute la journée et toute la nuit, de violents combats ont lieu sur tout le front. Après neuf jours de rudes combats, l'ennemi, attaqué de tous côtés, décide d'abandonner la lutte, fuyant à la faveur de la nuit, à travers les lignes, surtout vers le sud et le sud-ouest.

« A l'aube du 11, l'attaque est reprise avec violence.

« Les points d'appui et les ouvrages ennemis cèdent l'un après l'autre.

« A huit heures, tous les objectifs sont occupés. Les avant-gardes des 65e et 66e régiments d'infanterie entrent dans le fortin de Bir-Hakim où ils rencontreront leurs camarades allemands de la 90e Division légère venant du sud ; cent soixante-dix prisonniers sont faits. Le butin est énorme mais on ne peut procéder qu'à un recensement sommaire, car, entre temps, la division a reçu l'ordre de partir immédiatement pour le nord ».

L'Hommage de la Ville de Paris

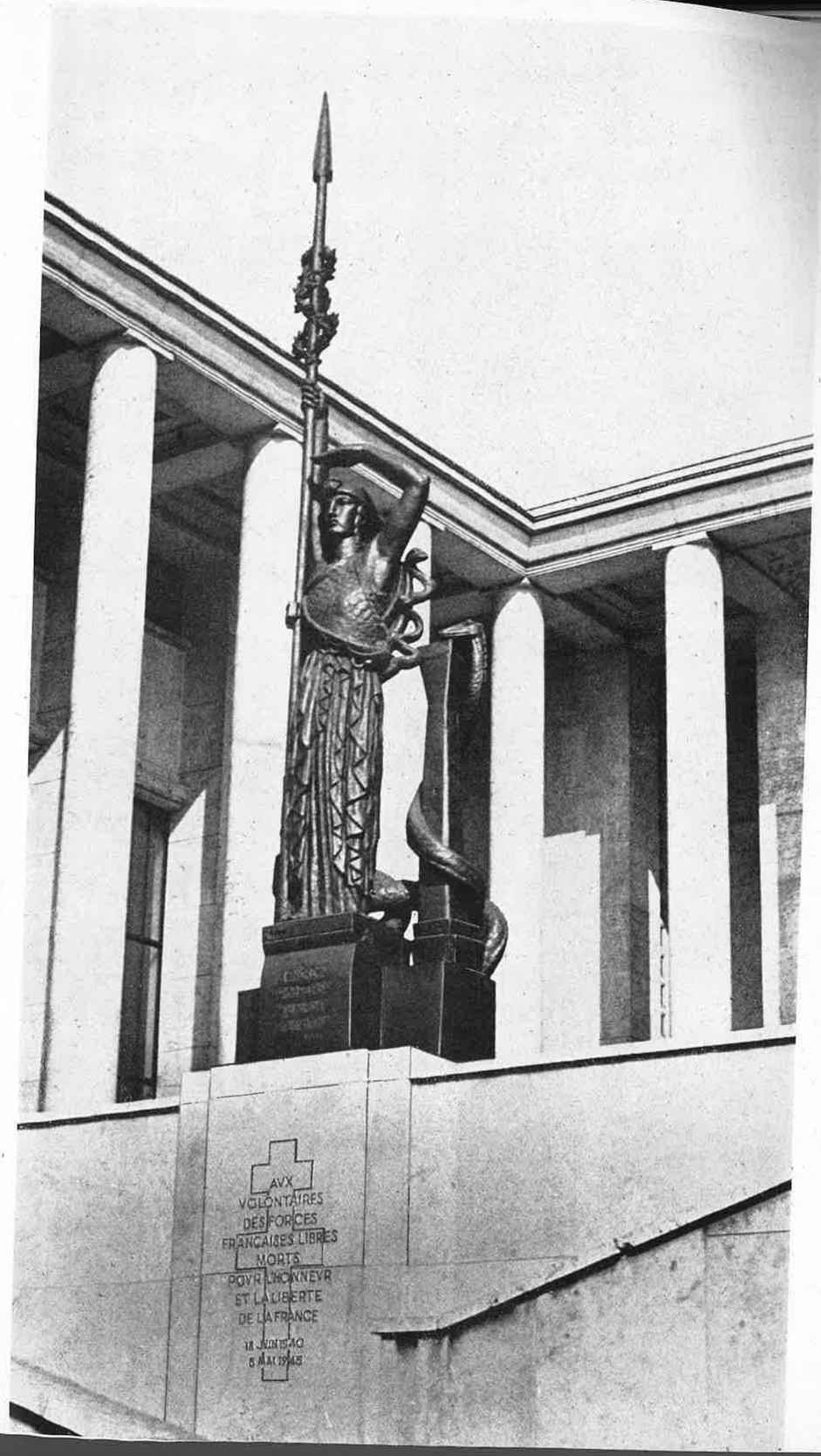
Photo Rose Nadau.

Le Pont BIR-HAKIM à Paris

« Mère, voici vos fils

qui se sont tant battus. »

Cette phrase, de Charles Péguy, est gravée dans le socle du monument érigé à Paris à la mémoire des Français Libres morts pour la France



ÉTATS-UNIS
CANADA, ANTILLES
CUBA, MEXIQUE
NORD ET SUD PACIFIQUE
ALGÉRIE, TUNISIE
MAROC, CORSE

Cie Gle TRANSATLANTIQUE

6, RUE AUBER - PARIS - TÉLÉPHONE : OPÉRA 02-00

S. S. "ILE DE FRANCE"

VOYAGE INAUGURAL
DU HAVRE POUR SOUTHAMPTON
ET NEW YORK
LE 21 JUILLET

AUTRES DEPARTS

DE GRASSE	June	4	Juin
DE GRASSE	June	27	Juin
DE GRASSE	July	19	Juill.
ILE DE FRANCE	July	21	Juill.
DE GRASSE	Aug.	11	Août
ILE DE FRANCE	Aug.	13	Août
ILE DE FRANCE	Aug.	30	Août
DE GRASSE	Sept.	5	Sept.
ILE DE FRANCE	Sept.	16	Sept.
DE GRASSE	Sept.	29	Sept.
ILE DE FRANCE	Oct.	4	Oct.
ILE DE FRANCE	Oct.	22	Oct.

French Line

ETABLISSEMENTS
ALBERT GIOUX
Ingénieur, Ex-Cne Génie, 1re D. F. L.

ISOLANTS ÉLECTROTECHNIQUES

1, place de l'Estrapade, 1
PARIS (5e) - ODEON 57-68

ISOLANTS POUR LE BOBINAGE
CONSTRUCTION ELECTRIQUE ET
RADIOELECTRIQUE

LA BATAILLE
L'HEBDOMADAIRE DE PARIS
ATTEINT
la plus forte vente
DES HEBDOMADAIRES POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Directeur : F. QUILICI

Une Grande Réalisation « FREE FRENCH »

La Tombola d'Estienne d'Orves

◆◆

L'Association des Français Libres, en accord avec Madame d'Estienne d'Orves, et avec l'autorisation gouvernementale, organise une tombola dont le produit sera destiné à réaliser le vœu du Commandant d'Estienne d'Orves, Français Libre, premier fusillé de la Résistance :

« *Armer un chalutier au profit des survivants de son réseau* ».

Cette tombola comporte des lots de grande valeur parmi lesquels :

une voiture 4 CV Renault
une chambre à coucher
une salle à manger
un chronomètre en or
une croisière en mer
des postes de T. S. F.
des aspirateurs...
... et plus de 2.000 lots de valeur

Pour que cette tombola obtienne le succès qu'elle mérite, il est indispensable que chaque F. F. L. prenne l'engagement de placer 10 billets. Nous sommes persuadés que tous nos membres auront à cœur de contribuer à cette œuvre de solidarité.

Les billets sont en vente au prix de 100 francs à notre Siège central et dans toutes nos sections.

Le tirage aura lieu le 21 août, à Camaret, à l'occasion de la pose de la première pierre du Monument aux Français Libres Bretons, Morts pour la France.

« Que chacun nous adresse ses commandes sans tarder ».

ETABLISSEMENTS

PAQUET-AFRIQUE

NEGOCIANTS - COMMISSIONNAIRES

AGENTS

de la Cie de Navigation PAQUET

des Messageries Maritimes

de la Cie Sucrière Marocaine

de la Société Industrielle des Huiles du Maroc

CONSERVERIES DE POISSONS

AGADIR-TALBORJT

TEL. : 1-24 - 3-55 - 1-93

COMPTOIR VINICOLE D'AGADIR

◆

L. MICHEL

29, Boulevard Diégo-Brosset

A G A D I R

VINS ET SPIRITUEUX

SPÉCIALITÉS MAROCAINES

◆

TEL. : 0-73

BRASSERIE-CINEMA

Rex

Rue de la Kissaria

AGADIR-TALBORJT

Téléph. 0-08 - 0-37

Pharmacie de la Poste

◆

E. MEYER-DOUVIER

Avenue Lucien-Saint - V.N.

A G A D I R

— Téléphone : 1-08 —

Maison fondée en 1928

F. SAMBRANA

TOUTES TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

FINANCIÈRES ET COMMERCIALES

Agences Maritime et Aérienne

Tél. 6 **AGADIR** B. P. 6

Société Anonyme des Transports Automobiles du Souss

Anciens Etablissements F. BARUTEL

S. A. T. A. S.

Société Anonyme Chérifienne au capital de 24.000.000 de francs

Services Publics et Postaux, Voyageurs, Messageries, Marchandises, desservant les lignes du Sud de la Région du Souss et des confins Algéro-Marocains

TRANSIT

Fournitures Automobiles et Industrielles

GARAGE - ATELIER DE REPARATIONS

Agences des Grandes Marques d'Automobiles

DELCO - REMY

SHELL

O

SIEGE SOCIAL ET DIRECTION

Immeuble S. A. T. A. S., boulevard de la République — AGADIR

Adresse télégr. SATAS - Agadir

R. C. MARRAKECH 239 **Téléphone: 0-01 - 0-02 - 1-60** C. P. RABAT 65 - 35

APPAREILLAGE AUTOMATIQUE
DE CHAUFFAGE CENTRAL ET INDUSTRIEL

SACAMA

Société auxiliaire de chauffage au mazout
44, rue Notre-Dame des Victoires, 44
PARIS (2e) **GUT 67-47**

▼

BRULEUR AUTOMATIQUE
Mazout -- Gaz -- Charbon
MACHINE A LAVER

MOTEURS
DIESEL
BAUDOUIN

●

de 35 à 400 CV

CABINET IMMOBILIER
A.-H. MASSART
TOUTES TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

29, Boul. Diego-Brosset
AGADIR

Tél. : 29 Télégramme : Massart-Agadir B. P. 62

GRAND HOTEL
TERMINUS
(C. GRAND TOURISME XXXX)

Situation unique face à la Baie

BAR-CLUB
RESTAURANT

AGADIR
TÉLÉPHONE 0-91

Roger Elmaleh
EXPERT-COMPTABLE

■

Agadir

15, Rue Djérari — Téléphone : 2-98

AU MAROC... PAYS DU SOLEIL

Visitez
AGADIR - SAFI
en voyageant confortablement
par " **LES PULLMAN DU SUD** "
" le confort aérien sur route "

CASABLANCA Office des Voyages de la VIGIE MAROCAINE, Bd de la Gare, Tél. A 34-71 - Télégr. VIGITOUR.

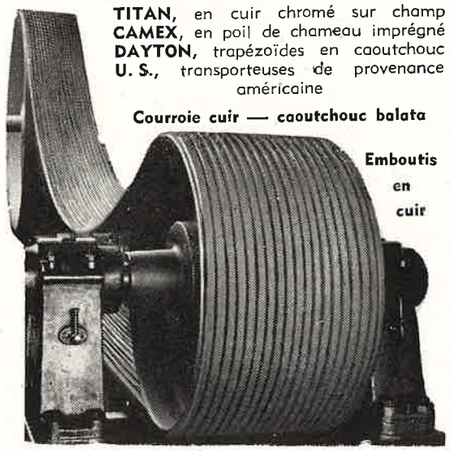
AGADIR PULLMAN DU SUD, Rue Aristide-Briand - Téléphone 2-22. Télégr. USAMO-AGADIR.

GETTING - JONAS - TITAN

29 bis, rue d'Astorg - PARIS (8e)

Tél. : ANjou 05-50 Télégrammes : Géjotitan Paris

COURROIES



TITAN, en cuir chromé sur champ
CAMEX, en poil de chameau imprégné
DAYTON, trapézoïdes en caoutchouc
U. S., transporteuses de provenance américaine

Courroie cuir — caoutchouc balata

Emboutis en cuir

POUR ACHETER OU VENDRE

TOUTE PROPRIÉTÉ

Rapport ou agrément
dans le Sud-Ouest

Adressez-vous à

P. & E. LEVY (ex-train 1re D.F.L.)
95, avenue de Verdun
BERGERAC (Dordogne)
Téléphone : 611 – 10-40

Conditions spéciales aux ex. F.F.L.

FREGATA

Compagnie Marocaine de Commerce Maritime

EXPORTATION
IMPORTATION
TRANSPORT MARITIME
ASSURANCE
REPRÉSENTATION

Siège Social : **9-11, rue Marrakechi**
AGADIR
Tél. : 0-68

ARMES ET MUNITIONS
ARTICLES DE SPORTS

C. POURTEAU

A G A D I R

Boul. Clemenceau - Tél. 0-99

AGADIR

CABINET IMMOBILIER

A. & J. ELMALEH

17-19, Rue Djerrari - Téléphone 2-98

TOUTES TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

L'Œuvre posthume de
ALAIN GERBAULT

UN PARADIS SE MEURT

PREFACE DE
PIERRE ALBARRAN
Ami personnel et exécuteur testamentaire du grand navigateur

Un cri d'amour...
...Un cri d'alarme

Un volume de 280 pages illustré : **390 fr.**

ÉDITIONS *Self*

SERVICE DE VENTE :
20, PLACE DAUPHINE, PARIS (1er) — ODE 72-72.
DÉPOSITAIRE EXCLUSIF POUR LA SUISSE :
LE FLEUVE, S.A.R.L., 3, R. MULLER-BRUN — GENEVE.
DÉPOSITAIRE EXCLUSIF POUR LA BELGIQUE :
Mme MALOENS, 57, R. VEYDT — BRUXELLES.

TRANSPORTS JEANNOT S.A

L'envoi d'un COLIS est toujours un

embarras

LES TRANSPORTS JEANNOT
vous délivrent de tous

soucis

en accomplissant pour vous toutes les formalités d'expédition quelle que soit la voie choisie S.N.C.F., AVION, etc...

Remettez vos COLIS
au RELAIS des TRANSPORTS JEANNOT
10, rue du Colisée, 10, PARIS (8e)
Balzac 16.64-16.65 - Ouvert 8,30 à 18 h.

Le temps passe
la montre reste

Roger Col

Ex-F. F. L.

Joaillier - Horloger

15, rue Tronchet - PARIS (8e)

ANJ 36-10

Agent officiel
de OMEGA
LONGINES
JUVENIA

LIP
JAEGER
MOVADO
UNIVERSAL

ACHATS DE BIJOUX

Conditions spéciales aux camarades

Colette

Boulevard de la République - Tél. 1-54

AGADIR

Nouveautés
Confections Hommes et Dames
Fleurs - Frivolités
Lingerie de Luxe
Articles pour Cadeaux

COMPTOIR SUD-MAROC
Boul. de la République
Même Direction

148 Pages
150 Articles
450 Photos
1.000 Idées

Les progrès scientifiques

Les nouveautés mécaniques

Les meilleurs conseils de bricolage

dans

MÉCANIQUE POPULAIRE

MAGAZINE ÉCRIT POUR TOUS

Revue mensuelle 90 Frs
6 mois : 485 Frs — 1 an : 935 Frs
154, Rue du Faub. Saint-Denis, PARIS (10e)
C. C. P. 5409-16, PARIS
Spécimen gratuit sur demande
Editions M. P. — Service F. L.

Production des Établissements

A. ROUSSEAU

8 et 10, RUE DU RENARD - ***PARIS (IVe)***

COMPTOIRS DE FRANCE

(S. A. R. L. Cap. Frs : 2.500.000)

1, rue Kissaria, 1

Téléphone : 0-72

AGADIR

FOURNITURES ET FERS POUR LE BATIMENT

QUINCAILLERIE GÉNÉRALE

ÉLECTRICITÉ

Fondée par des F. F. L.
Dirigée par des anciens
de la Division LECLERC

CALIBAN

Panorama du Monde

a montré ce qu'on peut faire du petit format lorsque les Français s'en emparent

CALIBAN

est la seule revue

qui donne des points de vue impartiaux
qui recueille les plus grandes signatures
qui publie le texte complet d'un roman

En vente partout - Abonnement 495 Frs par an
18, rue d'Enghien, PARIS

Silhouette nouvelle...

...mais c'est toujours le même insecticide à base de Thanite et de DDT, aussi efficace que par le passé ! L'appareil Aérosol TIMOR est maintenant muni d'une valve perfectionnée - à bouchon de sécurité - prévenant les fuites et d'un filtre métallique intérieur empêchant l'encrassement puis l'obturation de l'appareil.

Pour détruire mouches, mites, moustiques, punaises, voici enfin une arme qui ne s'enraye pas !

PUBLICIS BOR

TIMORISEZ

TOUTES LES MACHINES DE BUREAU

A ECRIRE
A CALCULER
COMPTABLES
APPAREILS DUPLICATEURS

Achat - Vente - Réparations - Location

FOURNITURES et MEUBLES de BUREAU

▼

MAISON PETITJEAN

Société de Gérance et d'Exploitation
21, Bld Haussmann (9e)
Prov. 78-65, 66 et 67

BANQUE DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au capital
de 510.000.000 de francs
Siége Social : **96, Boulevard Hausmann**
PARIS (8e)

SUCCURSALES ET AGENCES
EN FRANCE, INDOCHINE, ASIE,
AFRIQUE ORIENTALE, ARABIE,
GRANDE-BRETAGNE ET ETATS-UNIS

Correspondants dans le monde entier.

CHEMISERIE - CONFECTION

CHRISTIAN

Maison ALBOHAIR
Ex-F. F. L. - 1er R. A.

77, Rue Oberkampf, PARIS-XIe

5 % de réduction
sur présentation de la carte F. F. L.

BEDEL & Cie

S.A.R.L. au capital de 2.500.000 francs

DEMENAGEMENTS
GARDE-MEUBLES

17, Rue Monsigny, PARIS-IIe

Imp. CHASSAING, Nevers — Dépôt légal : 2e trimestre 1949 — Le Directeur-Gérant : R. AUBERT.